

10  
**L'ABOLITION**

DE LA

**PEINE DE MORT,**

**Drame en trois Actes et en six Tableaux;**

\*  
PAR

**MM. BENJAMIN, ALEXIS ET BRIENNE,**

**MUSIQUE DE M. ADRIEN.**

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,  
LE 22 FÉVRIER 1832.



**Paris.**

**R. RIGA, ÉDITEUR,**  
FAUBOURG POISSONNIÈRE, 1.

**1832**

## Personnages.

## Acteurs.

SARPI, habitant de Florence.  
FRÉDÉRIC, son ami  
FRANCESCA, sa maîtresse.  
MARGUERITE, mère de Francesca.  
RANDZO, habitant des environs de  
Florence.  
THÉRÈSA, sa femme.  
BÉNÉDICT, leur mère.  
LÉOPOLD, grand-duc de Toscane.  
LUDGI, son aide-de-camp.  
MAFFEY, chef du conseil ducal.  
ALDINI, médecin du prince.  
LE PRINCE CASTEL-  
FORTE. }  
UN CARDINAL. } membres  
UN CONSEILLER. } du conseil.  
DEUX COMPAGNONS ARMURIERS,  
parlans. }  
BOURGEOIS, PAYSANS. }  
COURTISANS, PEUPLE, ARMURIERS. }

M. ALBERT.  
M. ANDRÉ.  
M<sup>me</sup> GAUTIER.  
M<sup>me</sup> ÉLISA-JACOBS.  
  
M. MONTIGNY.  
M<sup>lle</sup> MARTIN.  
M<sup>lle</sup> MINAR.  
M. CONSTANT.  
M. FOSSE.  
M. EUGÈNE.  
M. CUDOT.  
  
M. CHARLES.  
M. HERVEY.  
M. DELASSON.  
M. FRANCISQUE j<sup>e</sup>.  
M. LAMOTTE.



*La scène se passe au premier acte dans les environs de Florence,  
et à Florence même aux deux derniers.*



IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

# L'ABOLITION

DE

## LA PEINE DE MORT.

### ACTE PREMIER.



#### PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente une petite chambre à coucher très-simplement meublée. Une table couverte d'un tapis rouge. Au fond, à gauche, une fenêtre donnant sur la forêt. A droite, aussi au fond, une alcôve dont les rideaux sont fermés.



### SCÈNE PREMIÈRE.

SARPI; PUIS FRANCESCA.

(Sarpi à moitié assis sur la table; des pistolets hors de leur boîte; il n'étoit ses armes, les resserre à mesure, et regarde de temps en temps du côté de l'alcôve.)

SARPI.

Je n'entends plus rien. (*Il suspend son travail.*) Elle m'a vait pourtant dit qu'elle allait se lever. (*Il écoute.*) Elle se sera rendormie. (*Il quitte la table, ouvre le rideau de l'alcôve avec précaution, et voit Francesca à genoux au pied du lit, et dans l'attitude d'une personne qui fait sa prière.*) Elle prie l'insensée; elle prie encore !. Crédule enfant, implore donc la bonté d'une providence vers laquelle j'ai long-temps comme toi élevé mon cœur, et qui ne sait que jeter sur nous le mal à pleines mains

FRANCESCA, se relevant à demi comme pour lui fermer la bouche.

Ne blasphémez pas, je vous en conjure, au nom de ce Dieu qui nous entend !

SARPI.

Et que peux-tu demander encore à ce Dieu sourd et sans pitié ?

FRANCESCA.

Je lui demande sans cesse de consoler ma pauvre mère de mon absence.

SARPI.

Ah ! tu as raison ; elle doit être bien affligée.

FRANCESCA, *timidement.*

Et aussi je lui demande qu'il ne fasse pas retomber sur notre tête le sang versé.

SARPI.

Retomber sur notre tête, Francesca ! lorsque j'ai plongé le poignard dans la poitrine de l'infâme ; lorsque tu l'as vu tomber à tes pieds comme une lourde masse, sans pousser un cri, n'avait-il donc pas mérité son sort ? n'avait-il pas tiré l'épée contre moi sans armes ? et lorsque tu t'étais jetée entre nous deux pour détourner le coup qu'il me portait... n'aurais-je pas vu du sang tomber de ta main déchirée ?... Dans mon désespoir, dans ma rage de tant de lâcheté, vois-tu ?... pour arriver jusqu'à son cœur, j'aurais tué... mon père, qui m'aurait barré le passage.

FRANCESCA.

Malheureux ! tais-toi par pitié !...

SARPI.

Me taire, lorsque cette idée funeste rallume en moi toutes les fureurs de l'amour outragé ! de la jalousie ! Tu ne te souviens donc déjà plus que tu te débattais dans ses bras ; que sa bouche impure allait flétrir tes lèvres quand j'ai paru ? L'insolent ! chez moi... dans ma propre chambre !... Quand ce souvenir me saisit, je regrette sa mort trop rapide ; je voudrais qu'il existât encore pour le tuer plus lentement... Il ne s'est pas senti souffrir...

FRANCESCA.

Laisse en paix son âme ; c'est assez d'avoir payé de la vie...

SARPI.

Non, ce n'est pas assez de la vie pour un pareil crime. T'aimer, c'était naturel ; te le dire !... j'aurais frémé de l'entendre... pourtant, j'aurais contenu peut-être mes transports... Mais après que tu as rejeté ses offres avilissantes, te faire suivre depuis le logis de ta mère jusque chez moi ! certain de mon absence, s'y présenter lui-même insolemment, t'y surprendre !... attenter à ma vie, et faire couler ton sang !... (*Après un silence.*) Ces hommes de race !.. ils s'imaginent que tout doit céder à leurs titres, à leur audace !... Cette main lui a fait sentir rudement qu'une épée et des broderies ne mettent pas à l'abri d'une lance bien acérée.

FRANCESCA.

Assez, assez, tu m'épouvantes !

SARPI, *avec douceur et regret.*

Pauvre enfant, tu n'avais jamais vu la mort! (*Elle cache sa tête dans ses mains.*) Et moi, je n'avais jamais versé le sang de mon semblable, même en duel... le mien seul avait coulé.

FRANCESCA.

Pourquoi revenir toujours sur cette affreuse aventure ?

SARPI.

Parce qu'elle a fait notre position affreuse, et que je ne peux l'oublier... parce qu'elle nous a violemment arrachés à la vie paisible que nous menions, que tu m'avais fait trouver plus douce que jamais !... Sans les odieuses tentatives de cet infernal duc, tu serais retournée comme de coutume auprès de la vieille mère infirme ; car tu sais bien que jamais je ne t'aurais arrachée de ses bras, tu le sais. (*Elle lui tend la main.*) Mais t'abandonner encore au hasard de quelqu'autre tentative !... t'avoir sauvée des mains d'un misérable pour te livrer aux espérances d'un autre... A chaque minute d'absence, ma vie eut été un supplice, une agonie continuelle... le pas d'un cheval, un bruit de roues, des voix lointaines eussent porté l'inquiétude, le désordre dans tout mon être... j'aurais vu partout des ravisseurs... c'eût été ma mort...

FRANCESCA.

Je ne te fais pas de reproches... Il n'y a pas de ta faute, pas plus que de la mienne.

SARPI.

Ange de bonté !

(*Il s'appuie et finit par s'asseoir sur un siège, et l'entraîne sur ses genoux.*)

FRANCESCA, *avec tendresse en passant les mains dans les boucles de ses cheveux.*

J'aime à te rendre cette justice, que jamais tu n'avais abusé de mon attachement, pour m'engager à rien de mal... aujourd'hui encore, je n'ai pas de remords, car ma situation, je ne l'ai pas faite ni toi ; elle s'est trouvée telle que Dieu me l'a voulu donner, et je l'accepte... avec ton amour, je peux tout supporter, parce que je t'aime plus que tout au monde.

(*Elle jette ses bras autour du cou de Sarpi qui la presse contre son cœur ; après un moment de silence et d'attendrissement, il se lève avec colère.*)

SARPI.

Et voilà celle que le jugement des hommes a flétrie ! car ils t'ont condamnée... condamnée à mourir !

FRANCESCA, *passant ses bras à son cou avec amour.*

Oui... je le sais, avec toi !

SARPI.

Que le valet du misérable dise seulement : Je reconnais cette femme !... et l'odieuse sentence serait exécutée à l'instant ! (*Frappant du pied, et parcourant vivement la chambre.*) Mon Dieu ! mon Dieu que j'implore maintenant pour elle ! montre-toi donc une fois juste, pour que j'aie confiance en ta bonté, comme cette angélique créature. (*Il s'arrête devant elle avec égarement.*) Ils l'ont condamnée !... Ils ont osé la dire complice d'un crime d'accord avec moi, pour entraîner un noble dans un piège, le voler, l'assassiner ! Elle et moi, les victimes !... Ils en ont fait des assassins ; et des témoins se sont trouvés là pour le dire, un peuple pour le croire, des juges pour nous condamner !...

FRANCESCA.

Sarpi, tu te révoltes à tort, les apparences étaient contre nous.

Non pas contre toi ; et qu'est-ce que des apparences auprès de la vie d'un homme ? des preuves ne sont point encore assez ! quand la vérité ne leur apparaît pas claire comme le jour, pourquoi prononcent-ils ? Qu'ils laissent donc à ce Dieu qu'ils adorent à prononcer pour eux. (*Avec exaltation.*) Mais tu ne resteras pas davantage exposée aux chances incertaines d'une pareille existence. Tu t'éloigneras de ces lieux, tu franchiras la frontière.

FRANCESCA.

Et ma mère ?

SARPI.

Avec elle.

FRANCESCA.

Et toi ?

SARPI.

Avec vous.

FRANCESCA.

Ah ! c'est tout ce que je demande.

(Un bruit d'arme à feu se fait entendre.)

SARPI, à part.

Serions-nous découverts ?

FRANCESCA, effrayée.

Oh ! mon Dieu ! le cœur m'en a battu d'effroi. Qu'est-ce que ce bruit !

SARPI, qui a prêté l'oreille.

Quelque chasseur sans doute.

FRANCESCA.

Tu parais inquiet, tu veux me tromper.

SARPI.

Ne t'effraie point.

FRANCESCA.

Non, non.

SARPI.

Tu me le promets. Eh bien ! je vais te dire la vérité, d'ailleurs il le faut. Notre unique confident, Gitano, le garde forestier, qui risque en ce moment sa place et sa liberté, pour nous donner asile, est convenu d'un signal avec moi, pour m'avertir de me tenir sur mes gardes, lorsque quelqu'un s'approchera de sa demeure. Mais il est possible que le hasard seul ait dirigé les pas de celui qu'il m'annonce.

FRANCESCA.

Si l'on venait pour t'arrêter?...

SARPI.

Silence!... (*Il prend des armes ; ouvrant une petite porte.*)  
 Nous pourrions fuir encore par ici. (*On frappe à la porte.*)  
 Qui va là?...

UNE VOIX, en dehors.

Gitano!

SARPI, allant ouvrir.

Nous n'avons rien à craindre!...

## SCÈNE II.

SARPI, FRANCESCA, LE GARDE.

LE GARDE, entrant.

Pour cette fois... ou du moins le danger est passé.

SARPI.

Explique-toi!...

LE GARDE.

Voilà ce que c'est. J'étais tranquillement devant ma porte, à caresser mon chien, quand j'ai aperçu de loin un homme qui se dirigeait de ce côté, avec l'air d'examiner très-attentivement la maison. Prudemment, j'ai lâché mon coup de fusil sur un lapin qui se trouve toujours là tout à point... l'étranger avançant, m'a demandé si je n'avais pas des relations avec le fils aîné des Sarpi... Il savait que j'étais l'ancien serviteur de la famille... Cet aîné était en fuite : je pouvais connaître son asile... on avait des nouvelles importantes à lui communiquer!... J'ai répondu que je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

SARPI.

Tu as bien fait.

LE GARDE.

Alors, il s'en est allé à petits pas, en jetant ce billet à mes pieds. Je n'ai pas eu seulement l'air d'y prendre garde ; mais le voilà.

SARPI, lisant.

« Frédéric Tossa ! mon véritable, mon seul ami... cours, Gitano. »

FRANCESCA.

N'aurait-on pu se souvenir de ce nom?...

SARPI...

C'est son écriture !.. et de la part de mon frère... Cours...

GITANO.

Il ne sera pas difficile de le rattrapper.

SARPI.

Ramène-le donc ! ajoute ce nouveau service à tous ceux que je te dois déjà !

(Le garde sort.)

## SCÈNE III.

SARPI, FRANCESCA.

SARPI.

Sois sans inquiétude ; va, celui-là ne nous trahira pas. Peut-être lui devras-tu d'embrasser ta mère quelques jours plus tôt.

FRANCESCA.

Ah ! s'il était vrai... Mais je ne veux pas qu'il me voie.

SARPI.

Entre là dans cette chambre, tu pourras tout entendre, et savoir aussitôt que moi-même les nouvelles qu'il vient me donner.

(Francesca entre dans la chambre, Sarpi va ouvrir.)

## SCÈNE IV.

SARPI ; FRANCESCA, cachée ; FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, courant l'embrasser.

Mon cher Sarpi !

SARPI.

Frédéric... comment as-tu découvert ma retraite ?

FRÉDÉRIC.

Ton frère l'a soupçonnée ; mais comme il sait que la police suit tous tes mouvemens, dans la crainte de te livrer par une démarche imprudente, il m'a prié de venir à tout hasard, et me voilà.

SARPI, lui prenant la main.

Que je t'en remercie !



FRÉDÉRIC.

Pour arriver jusqu'à toi, je n'ai pas pris en droite ligne... car à l'aspect de certaines figures douteuses que je rencontre habituellement sur mon passage, j'imagine qu'on peut bien me faire suivre aussi... Cependant, il faut bien que tu connaisses l'état de tes affaires Ton vieil oncle est mort après ta malheureuse condamnation; ton frère a recueilli toute la succession, mais comme un dépôt pour t'en faire offrir le partage sitôt que tu le désireras.

SARPI.

Frédéric, mon cher Frédéric... tu m'apportes la vie... Riche, moi... riche de cinquante mille ducats.... car mon oncle en avait cent mille et plus en patrimoine!... Moi!... tout-à-l'heure rêvant à mandier à mon frère ces secours que ta bourse épuisée ne pouvait plus m'offrir! Riche de la moitié des biens du premier commerçant de Florence, que m'importe à présent l'injustice des hommes et ma condamnation?... Riches! nous sommes riches!... Mon pauvre ami, tu ne sais que penser? tu crois que l'amour de l'or me tourne la tête?... Non, non... je ne suis pas fou... mais stupéfait... enivré... Enfin, le sort plus juste que les hommes, m'offre donc les moyens d'aller vivre heureux, loin d'un pays où la misère seule pouvait me retenir encore!

FRÉDÉRIC.

Ce dernier parti, j'allais te le conseiller; la famille du défunt duc de Belmont est furieuse du mémoire hardi et moqueur lancé par toi dans Florence en réponse aux considérans qui motivent ta condamnation.

SARPI.

Tant mieux!

FRÉDÉRIC.

Et pour atténuer l'effet de ton scandaleux *factum*, tous les meurtres qui ont été commis depuis celui du duc te sont imputés; on fait croire que tu es à la tête d'une troupe de bandits qui désole nos provinces.

SARPI.

Les infâmes!

FRÉDÉRIC.

Aussi, la police a-t-elle été mise sur pied. Mille florins sont promis à qui te livrera vivant, cinq cents à qui t'apportera mort.

SARPI.

Ni vivant, ni mort, mes seigneurs. Grâce au changement opéré sur mon visage par un peu d'artifice, et surtout par le malheur, le brillant Sarpi de Florence a paru plus d'une fois à leurs regards sans attirer sur ses traits leur minutieuse

attention. Indique-moi seulement le moyen de toucher les premiers fonds dont j'aurai besoin.

FRÉDÉRIC.

Ton frère a dû se rendre incognito ce matin même à sa villa Crispi... Si tu peux l'y rejoindre cette nuit, tout sera bientôt réglé entre vous.

SARPI.

A l'instant même; je n'ai que des bois à traverser.

FRÉDÉRIC.

D'ailleurs, j'ai promis de t'accompagner jusques chez lui.

SARPI.

Toujours le plus dévoué des amis. Pendant que je vais faire quelques préparatifs, apprends à Gitano que j'abandonne sa demeure jusqu'à demain. Le pauvre homme! si dévoué lui-même rajeunira de dix ans lorsqu'il en saura la cause.

FRÉDÉRIC.

Je vais la lui faire connaître.

SARPI.

Je te demande deux minutes seulement.

## SCÈNE V.

SARPI, FRANCESCA.

SARPI.

Francesca, ma Francesca! viens donc! viens donc! Eh bien! te l'avais-je dit? en crois-tu mes pressentimens? sommes-nous heureux! mon amie adorée! ma femme chérie?.. Plus de misère, plus d'inquiétude! de l'or, des plaisirs, une félicité sans bornes!... Dans la joie, dans le désordre de mes idées.... as-tu entendu comme j'ai manqué de nous trahir?

FRANCESCA, *avec émotion et tristesse.*

Je n'ai entendu qu'une chose : c'est que tu vas me quitter!

SARPI.

Te quitter... ah! pour moins d'un jour.

FRANCESCA.

Pourquoi ne m'emènes-tu pas avec toi?

SARPI.

Tu supporterais difficilement la fatigue de cette course rapide, et tu en augmenterais le danger. Songe d'ailleurs que ce n'est que jusqu'à demain matin.

FRANCESCA.

C'est bien long ! Oh ! emmène-moi , je t'en prie , toi , ou ma mère ; jamais je ne suis restée seule.

SARPI.

Cette retraite est sûre.

FRANCESCA.

S'ils allaient t'arrêter ! si je ne te voyais pas revenir ?... Non... je ne veux pas que tu partes... je ne veux pas !

SARPI, *suppliant.*

Il s'agit d'assurer notre avenir par ce peu d'heures d'absence...

FRANCESCA, *après un moment d'hésitation, se décidant tout à coup.*

Tu le veux ?... Ne perds pas de temps.

SARPI.

Tu as raison , pour nous retrouver plus vite.

FRANCESCA, *lui donnant son manteau.*

Prends , au sortir d'ici , par le petit sentier couvert dont tu m'as parlé.

SARPI.

C'est mon habitude.

FRANCESCA.

Allons ! (*Avec regret.*) Puisqu'il le faut ! ce sera la dernière fois au moins.

SARPI.

Oui ! passé cette courte séparation....

FRANCESCA.

Plus d'absence ?...

SARPI:

Jamais ! jamais ! ensemble toujours...

FRANCESCA.

Ah ! oui , toujours... Embrasse-moi encore.

SARPI.

Adieu , chère âme.

FRANCESCA.

Pas adieu , à revoir.

SARPI.

Tu as raison ; à revoir !

(Il la presse dans ses bras et s'éloigne.)

## SCÈNE VI.

FRANCESCA, *seule, le regardant aller.*

Le voilà parti... me voilà seule... (*Courant à la fenêtre.*) Il faut que je le voie encore, que je lui dise encore adieu... Il a eu la même pensée , il se retourne aussi... comme il est

déjà loin. Adieu! adieu! (*Elle lui envoie des baisers.*) A bientôt, à toujours. (*Elle agite son mouchoir.*) Je ne le vois plus... si... il se retourne encore... (*Pendant ce temps, le garde qui est monté rapidement, arrive essoufflé dans la chambre; mais deux soldats qui le suivent, l'arrêtent au moment où il va s'écrier; lui mettent la main sur la bouche, et lui font signe qu'ils vont le tuer s'il laisse échapper un mot. Ils s'approchent doucement de Francesca, et regardent par-dessus son épaule pour voir à qui elle fait des signes. Au moment où se laissant tomber sur une chaise, elle dit avec tristesse:*) Plus rien! il a disparu!

LE CHEF.

Au nom de la loi, je vous arrête.

FRANCESCA, *effrayée.*

M'arrêter!.. (*Elle les considère, et dit en tombant à genoux:*) O mon Dieu, je te remercie, Sarpi, du moins, est sauvé.

(Tableau.)

## DEUXIÈME TABLEAU.

La cour d'une riche ferme italienne, fermée au fond par un mur d'appui une grille au milieu qui laisse voir la route. Petit pavillon ouvert, à gauche, avançant sur la scène, et dans lequel on voit un secrétaire. Du même côté, en dehors, une table de jardin. A droite, un autre bâtiment.

## SCÈNE VII.

RANDZO, THÉRÈSA, BÉNÉDICT, VALETS.

RANDZO, *d'abord seul, appelant.*

Allons, Pétro, Paolo, Ludovico, dépêchons. (*Les valets paraissent.*) Qu'on songe aux apprêts de mon départ.

(*Il se met à une table et prépare ses papiers.*)

THÉRÈSA, *arrivant à la sortie des valets.*

Bonjour, mon ami.

RANDZO.

Ah! c'est vous! déjà levée! pourquoi?

THÉRÈSA.

Vous avez dit hier que vous vous mettiez en route au lever du soleil, je veux m'assurer si vous avez tout ce qu'il vous faut.

RANDZO.

J'avais donné mes ordres à nos valets pour cela.

THÉRÉSA.

Et vous seriez parti sans me dire un mot ?

RANDZO.

Je croyais inutile de troubler votre sommeil.

BÉNÉDICT, *qui entre en se frottant les yeux.*

Tiens ! moi qui devais éveiller tout le monde, je suis la dernière debout. (*A Thérèse.*) Bonjour, ma cousine. (*Au mari.*) Bonjour, mon cousin.

THÉRÉSA ET RANDZO.

Bonjour, Bénédicte, bonjour.

(Un valet apporte une arme.)

BÉNÉDICT, *la prenant.*

Ah ! le joli fusil de chasse !

THÉRÉSA.

Vous tâcherez, mon ami, de revenir ce soir, n'est-ce pas ? pour ne pas me donner d'inquiétude ?

BÉNÉDICT.

Si mon cousin couchait à la ville, ça serait la même chose.

RANDZO, *avec humeur.*

Vous ne savez ce que vous dites.

BENEDICT.

Mon Dieu ! mon cousin, on ne peut pas dire une parole, sans que vous vous mettiez en colère.

RANDZO.

En colère ! ce mot m'y mettrait véritablement. Je sais bien que dans le pays je passe pour un homme brusque, bourru, sauvage ; mais dans ma maison aussi !

THERESA.

Vous êtes injuste, Randzo ; dans votre maison tout le monde vous respecte, vous affectionne. Ceux qui vous jugent sur les apparences ont pu prendre pour de la rudesse la mélancolie habituelle de votre caractère. Elle m'a effrayée moi-même, dans les premiers jours de notre mariage. Souvent elle m'intimide encore.

RANDZO.

Vous ne m'en avez jamais tant dit.

THÉRÉSA.

C'est que bien des fois, au moment où je voulais parler, votre œil sévère retenait les paroles sur mes lèvres, et refoulait la confiance dans mon âme. La confiance, on l'appelle, ce n'est point un reproche ; oh non ! je n'en ai point à vous faire, je bénis mon sort, et je serais tout-à-fait heureuse...

RANDZO, *se retournant.*

Vous seriez...

THERESA.

Si je vous croyais heureux.

RANDZO, *se remettant à ses papiers.*

Ah! oui...

THERESA.

Mais lorsque je vous vois plus sombre que de coutume, je me demande quelle peut en être la cause.

RANDZO

Et, vous ne la devinez jamais!

THÉRÉSA.

Aujourd'hui, je comprends que l'issue du procès que l'on va juger, vous préoccupe fortement! il s'agit de la moitié de notre bien être!..

RANDZO.

Non! ce n'est pas la perte d'un peu d'or qui tourmente ma vie, car elle est tourmentée.

THÉRÉSA.

Et c'est aujourd'hui seulement, à l'instant de votre départ, que vous m'en faites l'aveu... Expliquez-vous de grâce

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SARPI.

BÉNÉDICT, *qui n'a fait qu'aller et venir pendant cette scène, rentrant suivi de Sarpi.*Tenez monsieur voilà les maîtres de la maison, mon cousin (*montrant Thérèse*) et ma cousine.SARPI, *enveloppé d'un manteau entrant vivement.*

Pardou, monsieur et vous madame, je ne vous dérangerai pas long-temps, je vous demande seulement la permission de m'asseoir un peu pour reprendre haleine... le pauvre animal que je montais... est tombé la bas, au coin de la route... mort sur le coup.

BÉNÉDICT.

Oh mon Dieu!..

SARPI.

C'est ma faute... je brûlais d'arriver, la malheureuse bête n'avait pas assez de jambes pour mon impatience : les flancs déchirés, la bouche saignante, couverte d'écume, elle allait toujours, et jamais assez vite..... aussi me laisse t'elle en chemin! dans mon cruel embarras, votre maison s'est offerte, j'y suis entré dans l'espoir que je trouverais peut-être ici, le moyen de continuer ma course.

RANDZO.

Commencez par vous reposer, et vous rafraîchir.

THÉRÉSA, avec une bouteille, et un verre sur une assiette que tient un valet.

Voilà du vin, buvez-en un peu.

SARPI.

Volontiers... mais surtout... c'est un autre cheval qu'il me faut. (à Randzo.) Si vous pouvez m'en procurer un, peu importe le prix... pourvu qu'il aille, et que je reparte sur le champ.

THÉRÉSA.

Fatigué comme vous devez l'être.

SARPI.

Un repas prolongé me tuerait.

RANDZO.

Je vais, moi-même donner des ordres.

SARPI.

Combien je vous devrai de reconnaissance.

(Randzo sort, Thérèse donne du linge; Bénédic aid à mettre un petit couvert.)

SARPI, à lui-même.

Pauvre Francesca! je juge de son impatience par la mienne, tremblante au moindre bruit! demandant à Dieu mon retour!... une heure de différence va lui paraître un siècle! l'attente... c'est l'enfer.

BÉNÉDICT.

Tenez, monsieur.

SARPI.

Je n'ai pas faim... J'ai hâte de repartir.

(Il se promène de long en large.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

BÉNÉDICT, l'apercevant.

Tiens, la bonne Marguerite!

SARPI, étonné, s'arrêtant pour l'examiner.

Marguerite!

BÉNÉDICT.

Entrez, entrez, vous voilà bien matin.

MARGUERITE.

J'ai voulu arriver avant la grande chaleur, mon enfant.

SARPI, à part.

La mère de Francesca!... Pauvre femme... comme le chagrin l'a vieillie!

MARGUERITE, à Thérèse.

Bonjour, signora, je vous apporte le lin que vous m'avez donné à filer; le trouvez-vous bien comme cela?...

THERESA.

Oui, oui, c'est très-bien; mais vous avez oublié des fuseaux.

MARGUERITE.

Oh mon Dieu! bien des pardons! c'est que depuis mon malheur, je crois que je perds tout-à-fait la mémoire.

THERESA.

Vous n'avez eu aucune nouvelle de votre fille?

MARGUERITE.

Mon Dieu, non... je suis toujours seule... Oh! elle ne reviendra pas...

SARPI, *à part.*

Malheureuse mère! il faut que je la détrompe...

MARGUERITE.

Les cartes que je consulte tous les jours... me l'ont dit.

SARPI, *vivement.*

Ma bonne mère, permettez à un étranger de vous assurer que les cartes mentent, et que vous reverrez votre fille.

MARGUERITE, *elle se lève.*

Ah! si vous disiez vrai, mon bon monsieur! (*se rasseyant*). Mais bien d'autres me l'ont dit comme vous pour me consoler... et cela ne fait qu'ajouter à mes chagrins... car elle ne revient jamais... Si vous l'aviez connue; c'était toute ma joie; il n'y pas à dire, je n'avais pas le temps de désirer... Mon repas, mon travail, c'était elle qui préparait tout cela. Etendue dans mon grand fauteuil, je n'avais qu'à me laisser vivre tout doucement comme une princesse. Eh bien! mon bon monsieur, un soir, c'était en automne... il faisait un vilain brouillard froid... elle ne rentrait pas... je l'attendais... j'étais inquiète... au moindre bruit... je me disais la voilà!... Alors j'allais voir, et puis je revenais consulter les cartes, ensuite je retournais... en puis encore... et puis la nuit comme ça... et tous les jours suivans... la vieille Marguerite était abandonnée. Abandonner sa mère!... (*A Thérèse*) vous ne l'en eussiez pas cru capable, n'est-ce pas?

SARPI, *ému.*

Attendez... attendez pour juger la pauvre enfant... Consultez encore vos cartes, et si elles ne vous disent pas que vous embrasserez votre fille avant trois jours.... vous pourrez croire que je suis plus sorcier qu'elles, car je vous le prédis.

MARGUERITE.

En vérité?

SARPI.

Oui, en vérité...

MARGUERITE.

Vous savez donc?...



SARPI.

Ayez confiance en mes paroles...

THERESA, *bas*.

N'abusez pas de la crédulité d'une pauvre mère.

SARPI.

Ah! signora, je me le reprocherais toute ma vie. (*Randzo reparait*). Eh bien! monsieur?

RANDZO.

Vous pourrez vous remettre en route avant trois minutes...

SARPI.

Je dois vous paraître bien importun! ..

BENEDICT.

Pourquoi êtes-vous si pressé?

RANDZO.

Que vous importe!...

SARPI.

Laissez, laissez, mon enfant, quand vous saurez qu'à quelques lieues d'ici une femme, qui m'est bien chère... m'attend... compte les heures... les minutes. Vous ne vous étonnerez plus de mon empressement... Je lui porte le bonheur!...

BENEDICT, *se retournant du côté de la fenêtre*.

Voilà votre monture.

SARPI, *vivement à Marguerite*.

Ma bonne mère, comptez sur ma prédiction, elle s'accomplira; vous, mes chers hôtes, recevez tous mes remerciements, et puissiez-vous m'offrir l'occasion de vous rendre votre bon accueil... Adieux, mes amis.

RANDZO.

Allez, monsieur, allez, je ne vous retiens pas, puisque votre présence porte le bonheur avec elle.

*(Sarpi sort reconduit par Randzo.)*MARGUERITE, *à elle-même*.

Les paroles de ce voyageur m'ont tout émue!

THERESA.

Benedict, elle est tatiguée... elle a peut-être faim... emmène-là, paie-lui son fil, donne-lui du lin, fais-lui servir quelque chose, et qu'elle ne parte que tantôt, après qu'elle aura fait son petit somme comme de coutume.

BENEDICT, *à Marguerite qui a tiré des cartes de sa poche, et s'est mise à les consulter*.

Voyons, bonne mère, prenez mon bras... et puisque vous tirez les cartes, vous me direz si j'aurai un joli mari; mais je ne veux pas qu'il soit jaloux comme mon cousin, d'abord!

*(Elle l'emmène à la rentrée de Randzo.)*

## SCÈNE X.

RANDZO, THÉRÉSA.

RANDZO.

Ah ! l'ivresse de ce voyageur peut faire envie : il est aimé !  
une âme comprend la sienne !

THÉRÉSA, *l'écoutant.*

Eh bien ! pensez-vous donc qu'on ne vous aime point ? que  
votre âme n'est pas comprise ?

RANDZO, *revenant à lui.*

Tout est prêt pour mon départ sans doute ?

THERESA, *le retenant.*

Vous ne me quitterez pas, sans m'avoir répondu vous al-  
liez me dire... vous me direz ce qui trouble votre vie !

RANDZO, *avec force.*

Ah ! vous y pensez encore ! eh bien ! c'est votre indif-  
férence... votre dissimulation.

THERESA.

Oh ! je n'ai rien à vous cacher.

RANDZO, *l'amenant à lui.*

Tu m'as trompé sur l'état ton cœur... en t'épousant, je te  
croyais libre.

THERESA.

Je l'étais aussi.

RANDZO.

Et Ludgi ?

THERESA.

Ludgi !..

RANDZO.

Oui, pourquoi avoir laissé à d'autres le malin plaisir de  
m'apprendre sans pitié les circonstances d'une liaison.

THERESA.

Jamais ! jamais ! ma vie est innocente, mon cœur est pur,  
il faut le croire, et vous le croirez : car ma conduite de tous  
les jours vous en a donné la preuve.

RANDZO.

Mais vous vous aimiez.

THERESA.

Nous avons l'un pour l'autre ce penchant naturel, ordi-  
naire à deux enfans élevés ensemble.

RANDZO.

Il dut vous épouser.

THERESA.

Il en exprima le désir. Cependant dès que mon oncle eut

déclaré qu'il avait d'autres vues pour son fils, je n'eus pas besoin d'efforts, pour ne lui conserver qu'une amitié de sœur.

RANDZO.

Si je pouvais me le persuader !

THERESA.

Lui-même, attaché à la personne du grand-duc, avec un grade élevé que lui fit obtenir un action d'éclat, m'a sans doute oubliée... moi, je ne songe qu'à mériter l'affection de l'homme qui s'est chargé de mon sort, et lorsque j'aurai vu sur son visage l'expression du bonheur, je n'aurai plus rien à désirer...

RANDZO, *ému.*

Thérésa, vous m'aimez donc !...

THERESA.

De toute mon âme !

RANDZO.

Grand Dieu ! quel chagrin je me serais épargné si j'eusse provoqué plus tôt cette explication... car je t'ai soupçonnée... Oui, j'ai épié toutes tes démarches ; j'aurais été capable, pour surprendre ton secret, des actions les plus lâches... les plus viles... Si tu savais ce que j'ai souffert !...

THERESA.

Mon ami, vous ne souffrez plus !...

RANDZO.

Oh ! non, maintenant ! un mot a tout changé, tu m'aimes... *(Il lui prend les mains.)* Je m'éloigne avec cette délicieuse certitude.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, BENEDICT.

BENEDICT, *accourant.*

Ma cousine ! ma cousine, grande nouvelle !

THERESA.

Eh bien ! quoi ! voyons ?

BENEDICT.

Notre prince Léopold couche ce soir à son château de l'Ermitage.

THERESA.

Qui t'a dit cela ?

BENEDICT.

Qui ? Quelqu'un qui m'a dit bonjour par la fenêtre de la grange ; quelqu'un qui vient de recevoir une lettre d'un autre quelqu'un que tu aurais bien envie de voir, et que nous verrons bientôt.

RANDZO.

C'est Ludgi!

BENEDICT, à *Théresa.*

Eh bien! tu devines pas?

THÉRESA.

Non!

BENEDICT.

Un beau jeune homme du pays.

RANDZO, à part.

Elle ne veut pas avoir l'air de comprendre...

BENEDICT, la tirant par sa robe.

Ah! tu fais semblant de chercher; mais tu sais bien que c'est notre cousin qui t'aime tant...

THÉRESA, *troublée.*

Ah!... eh bien! c'est bon...

BENEDICT.

Voilà comme tu reçois ma nouvelle! je lui dirai.

RANDZO, à *Théresa, l'examinant.*

Je suis fâché que mon départ se rencontre aussi mal; mais vous voudrez bien témoigner à votre parent Ludgi tous mes regrets, n'est-ce pas?... si toutefois vous avez occasion de le voir.

BENEDICT.

Oh! je suis bien sûr que c'est ici qu'il fera sa première visite.

RANDZO, *avec effort.*

Entre parens, c'est tout naturel! Vous m'avez entendu, Théresa?...

THÉRESA.

Oui, mon ami!

RANDZO, à part.

Elle le recevra! (*Haut.*) Cette nouvelle ne saurait me retenir davantage.

THÉRESA.

Je vais chercher votre manteau.

BENEDICT.

Et moi, votre poudrière.

(*Elles sortent toutes deux.*)

## SCÈNE XII.

RANDZO, *seul.*

Elle n'a pas compris... elle n'a pas voulu comprendre que le seul moyen de me prouver sa tendresse, c'était de m'offrir de ne pas voir ce..... Le nom me ferait mal à prononcer en-

core... Ah! qu'elle n'ignorait pas la prochaine arrivée de son cousin!... Elle ne m'a parlé avec tant d'abandon que pour mieux endormir ma jalousie... Il faut que cet odieux soupçon soit éclairci!... L'absence de l'époux est commode; mais nous verrons cette fois si c'est l'époux qui sera dupe. (*Il court au secrétaire et l'ouvre.*) Prenons toujours mes papiers. (*Il cherche à ouvrir un tiroir.*) Pourquoi donc fermé? (*Il l'ouvre de force.*) Ah! oui... le tiroir aux bijoux... les parures de noces... qu'elle n'a jamais portées depuis... elles venaient de moi!... des cheveux!... des cheveux de lui sans doute... Ah! c'est trop, c'est trop!...

(*Il jette à terre le médaillon qui renferme les cheveux et le foule aux pieds.*)

BÉNÉDICT, *qui reparait en ce moment.*

Oh bien! il arrange joliment les bijoux de ma cousine! ah! il a fouillé dans son tiroir.. Elle le saura par exemple!

### SCÈNE XIII.

RANDZO, BÉNÉDICT, THÉRÉSA.

BÉNÉDICT, *s'avançant vers lui.*

Non, cousin. (*Musique.*) Voilà votre poudrière.

RANDZO, *brusquement.*

Merci.

THÉRÉSA, *outrant.*

Mon ami, voilà votre manteau...

RANDZO.

Allons, je m'en vais. Adieu...

(*Il fait quelques pas pour s'éloigner.*)

THÉRÉSA.

Vous nous quittez ainsi?..

RANDZO.

Adieu!

(*Il repousse sa femme, saisit son fusil et s'éloigne.*)

### SCÈNE XIV.

THÉRÉSA, BÉNÉDICT.

BENEDICT, *après l'avoir suivi.*

Ah! le voilà parti!

THÉRÉSA.

Eh bien! Bénédicte?

BENEDICT.

C'est que tu ne sais pas... (*Elle ramasse le médaillon.*)  
Tiens, regarde... comme il arrange ce qui t'appartient...

THERESA.

Quoi ! c'est lui?... Les cheveux de ma pauvre tante... de ma seconde mère... c'est tout ce qui me restait d'elle... Aurait-il supposé?...

BENEDICT.

Il était furieux !

THERESA.

Pourquoi ?

BENEDICT.

Parce qu'il s'en va, et qu'un autre arrive... Tout le pays sait qu'il ne peut pas souffrir qu'on lui parle de Ludgi... aussi, je suis bien fâchée d'être venu annoncer tout haut son arrivée...

THERESA.

Et moi je le serais bien davantage, si vous aviez songé à mettre du mystère dans cette circonstance.

BENEDICT.

Pourquoi alors as-tu rougi, si cela t'est égal ?

THERESA.

Moi !

BENEDICT.

Je l'ai bien vu peut-être... et ton mari aussi.

THERESA.

Vous ne savez ce que vous dites... Laissez-moi ! que je suis malheureuse ! Je suis certaine maintenant qu'il s'éloigne au désespoir !...

(En ce moment on voit à travers les fenêtres des femmes se réunir, causer entre elles, et des hommes venir les joindre.)

BENEDICT, regardant le mouvement.

Ah ! tout ce monde !... On avait bien dit que c'était pour aujourd'hui.

THERESA.

Quoi donc ?

BENEDICT.

L'exécution de cette jeune femme qu'on a trouvée dans la maison du garde-chasse, à deux lieues d'ici... J'ai oublié de te dire ça, moi... On va la conduire sur le haut de la montagne, où l'on exécute les malfaiteurs.

THERESA.

La malheureuse !...

BENEDICT.

Une pauvre jeune fille qui a à peine vingt ans... Elle passera sur la route, devant la fenêtre... On dit qu'elle pouvait sauver sa vie en faisant connaître la retraite d'un assassin ; mais elle l'aime, et elle a mieux aimé mourir.

THERESA.

Son dévouement aurait dû toucher les juges!....

BENEDICT.

Certainement... C'est une grande lâcheté de punir de mort une femme pour une action généreuse! (*La porte s'ouvre avec bruit; un militaire se présente; Thérèse se retourne, et pousse un cri.*) Ah!... mon cousin Ludgi!

BENEDICT.

Mon cousin Ludgi! Ah! que je suis contente!

(*Elle court au-devant de lui.*)

## SCÈNE XV.

THERESA, BENEDICT, LUDGI.

LUDGI, *courant embrasser Thérèse.*

Ma chère Thérèse!....

BENEDICT.

Et moi?...

LUDGI, *l'embrassant aussi.*

Bonne petite Bénédicte!

BENEDICT.

Nous ne t'attendions pas sitôt... Comment, tu arrives à pied?

LUDGI.

J'ai laissé mon cheval à la porte du garde au bout du sentier... Mais qu'as-tu donc, ma chère Thérèse.. Ma présence te serait-elle pénible?... Tu crains peut-être mes reproches? oh! je ne t'en ferai pas... Si tout espoir de bonheur est détruit pour moi; si tu appartiens à un autre, je n'en accuse que mon père, et peut-être mon absence...

THERESA.

Je n'ai point voulu être un obstacle à la brillante carrière qui s'ouvrirait devant vous.

LUDGI.

Vous!...

Un honnête homme a demandé ma main, j'ai juré de faire son bonheur; et je crois vous connaître assez pour être sûre que vous m'aidez dans l'accomplissement de ma promesse.

LUDGI, *étonné.*

Moi!...

THERESA.

Oui!... vous...

LUDGI.

Toujours vous!... Oh! Thérésa, vous avez oublié jusqu'à notre amitié d'enfance!...

THERESA.

Non, Ludgi! je n'ai rien oublié; mais des récits envenimés de nos sentimens d'autrefois, ont troublé le repos de mon mari.

LUDGI.

Il est jaloux? ah! ma pauvre Thérésa, que je te plains!

THERESA.

Eh bien! oui, Ludgi, il est jaloux; et j'obtiens de vous le seul moyen de le guérir!

LUDGI.

Explique-toi!..

THERESA.

Il faut ne plus venir nous voir!

LUDGI.

Eh bien! ma bonne cousine, pour assurer ta tranquillité, je ne reparaitrai plus ici, que sur l'invitation de Randzo lui-même!

BENEDICT, à part.

En ce cas, il a le temps d'attendre!

THERESA, ému.

Ce n'est pas tout...

LUDGI.

Que puis-je encore?...

(Ici Randzo paraît.)

THERESA.

Si le hasard nous fait nous rencontrer chez votre père, où ailleurs, je vous prie Ludgi, je vous le demande en grâce... j'en souffrirai moi-même... mais il le faut... ne me tutoyez jamais...

LUDGI.

J'obéirai, Thérésa, puisque c'est l'unique preuve que je puisse vous donner encore de mon affection.

THERESA, lui tend la main.

Ah! Ludgi!... la mienne est à vous pour la vie.

(Randzo fait un geste et disparaît. On entend dans le lointain le roulement du tambour.)

LUDGI.

Quel est ce bruit? on dirait d'une marche funèbre.

THERESA, écoute et l'on voit par les arborescences une foule de paysans se presser sur la route.

C'est sans doute le cortège de la malheureuse qu'on va exécuter!...



LUDGI.

Une femme?... qu'a-t-elle donc fait?... grand Dieu!

THÉRÉSA.

Elle n'a pas voulu faire saisir l'auteur d'un assassinat dont on la dit complice.

BENEDICT, *revenant.*

Entendez-vous!... entendez-vous!... c'est la condamnée..

(Le bruit du tambour se fait entendre plus distinctement.)

THÉRÉSA.

Et des gens se foulent, se précipitent pour assister à de pareilles horreurs!

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FRANCESCA.

(Elle est précédée du tambour voilé, et suivie par des soldats.)

FRANCESCA, *elle tourne la tête vers la maison, et s'approchant de la porte s'écrie d'une voix lamentale.*

J'ai soif!...

THÉRÉSA.

L'infortunée! (*Elle va à elle.*) Que vois-je!... Francesca?

FRANCESCA, *étonnée.*

Vous me connaissez? Oh oui! c'est la maison de Randzo; vous êtes la bienfaitrice de ma mère. Où est-elle à présent?

THÉRÉSA.

Paix! paix! infortunée, elle est ici.

FRANCESCA, *agitée.*

Ma mère ici! vous avez raison, qu'elle ne m'entende pas! qu'elle ne me voie pas dans cet état. Mon Dieu! je suis coupable, mais envers elle seulement. Je n'ai pas mérité... oh non! je ne mérite pas la mort! je l'accepte avec courage, elle sauve tout ce que j'aime! Adieu! adieu! vous qui avez pitié de moi, consolez ma pauvre mère.

(Elle s'éloigne.)

LUDGI.

Ah! si Léopold est arrivé au rendez-vous, il défendra que cette scène d'horreur s'accomplisse.

THÉRÉSA.

Pourrez-vous le joindre assez à temps?

BENEDICT.

La petite porte du clos donne justement de ce côté.

THÉRÉSA.

Elle a raison, vous n'arriverez pas trop tard.

LUDGI.

Dieu le veuille ! Puissé-je arriver assez à temps pour sauver cette malheureuse femme !

(Il sort avec rapidité. Benedict le suit.)

## SCÈNE XVII.

THERESA , PUIS BENEDICT.

THERESA *s'assied, la tête dans ses mains, et pleure à chaudes larmes.*

Périr par la main du bourreau ! une jeune fille que j'ai connue si douce ! si bonne ! Et sa mère ! sa vieille mère endormie ! là ! à deux pas d'elle ! Et ce voyageur qui la flattait ce matin !... Pauvre mère ! la cruauté du sort envers elle me fait presque oublier mes propres chagrins !...

BENEDICT, *rentrant.*

Il est en route, et il court ! Mais tu n' sais pas, tu n' sais pas ? ton mari...

THERESA.

Eh bien ?

BENEDICT.

Eh bien ! il n'est pas parti.

THERESA.

Tu es folle.

BENEDICT.

Je l'ai vu comme je te vois, adossé contre un arbre, pendant que Ludgi montait à cheval.

THERESA.

Que peut-il méditer ? Je tremble !

BENEDICT, *regardant par la fenêtre.*

Ah ! le cousin Ludgi a rencontré le prince, car je vois là-bas des cavaliers qui accourent à bride abattue. (*Elle regarde.*) Pourvu qu'ils arrivent à temps ! Ils ont le même uniforme.

THERESA.

Ah ! béni soit le Seigneur !

BENEDICT.

Eh bien ! ils s'arrêtent à présent ! ah mon Dieu ! Et la pauvre fille ! comme il l'emmenent vite !... Ah ! il y en a un qui est tombé de cheval, il fait signe aux autres d'aller toujours. Mon cousin n'est pas avec eux ! Tiens ! les voilà qui s'approchent ! qu'ils se dépêchent donc ! Ah ! les beaux uniformes !

## SCÈNE XVIII.

THERESA, BENEDICT, LEOPOLD, MAFFEY, DEUX OFFICIERS.

LEOPOLD, *sur le seuil de la porte, cherchant à se dégager de ceux qui le soutiennent.*

Ne vous arrêtez pas, messieurs, courez tous, courez... j'attends ici votre retour... arrachez cette infortunée au supplice... allez, que la présence du souverain porte grâce...

BENEDICT.

C'est le grand-duc.

(Des officiers sortent.)

LÉOPOLD, à Thérèse.

Madame, je vous demande asile pour quelques instans.

THERESA.

Vous pouvez disposer de cette maison.

MAFFEY.

Prince, n'êtes-vous pas blessé?

LÉOPOLD.

Est-ce de moi qu'il faut s'occuper... quand cette femme expire peut être!

MAFFEY.

La secousse que vous avez éprouvée a été si violente!

LÉOPOLD.

Ah! monsieur, il ne m'en restera que la douleur d'être peut-être arrivé trop tard.

DES VILLAGEOIS.

C'est le prince!... c'est le prince!...

MAFFEY.

Mes amis, grâce au ciel, il ne lui est rien arrivé de fâcheux!

LES VILLAGEOIS.

Vive Léopold!

## SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

(Elle sort de l'intérieur et s'arrête sur le seuil de la porte.)  
elle écoute avec étonnement les acclamations

MARGUERITE.

Léopold! où est-il, où est-il?... (Se précipitant aux genoux de Léopold.) Prince, justice... justice... on m'a enlevé ma fille bien-aimée.

LÉOPOLD.

Levez-vous, bonne mère... tout-à-l'heure. (*Il regarde.*)  
L'inquiétude absorbe toutes mes pensées... tenez, venez me  
voir à mon palais, vous n'aurez qu'à présenter ces tablettes,  
à l'instant vous serez introduite. Je veux vous écouter plus à  
loisir, et je vous promets.

THERESA, *l'arrêtant vivement.*

Prince! ne promettez rien encore! sa fille est l'infortunée...

LÉOPOLD, *vivement.*

Sa fille!...

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dites de ma fille?... est-ce que vous  
sauriez où elle est? Oh! dites... dites-le moi, je vous en prie!

BENEDICT.

Voilà les cavaliers qui reviennent, ah! comme ils courent.

LÉOPOLD, *marchant vers la porte.*

Que j'apprenne le premier... est-elle sauvée?...

MARGUERITE.

Qui donc sauvé? ma fille?...

(*Tout le monde s'élance vers le fond, en dehors, sur la  
route à la suite de Léopold; Marguerite les suit avec  
peine et la toile baisse sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE III.



### TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un fourré de bois bien sombre, des rochers çà et là, un ciel orageux.



### SCÈNE PREMIÈRE.

SARPI, *assis sur un tertre, la tête dans ses mains, insensible à l'orage. Francesca étendue à ses pieds et couverte du manteau de son amant.*

Ils l'ont tuée, les monstres, ils l'ont tuée!... oui, devant une population affamée de supplice... un misérable bourreau, moins misérable encore que les juges, a posé ses pieds hideux sur ses épaules si blanches et si délicates... et des milliers de brutes sans entrailles ont applaudi à sa dextérité! et tout cela s'est passé en plein air, au soleil, à la face du ciel, sous l'œil de Dieu! (*Il se lève avec rage.*) Et moi, qui revenais plein d'espoir, rêvant l'amour, créant l'avenir, un avenir tout de joie et de bonheur, une vie de délices!... Je ne sentais rien, pas un serrement de cœur, pas un frisson qui vint m'avertir... et pourtant avant que j'atteignisse notre demeure, avant qu'on m'eût dit : elle est dans les mains de la justice, la malheureuse était morte!... voilà tout ce qui me reste d'elle... une froide dépouille... encore a-t-il fallu tromper leur vigilance, ils voulaient la priver de sépulture... qu'elle restât attachée au gibet, pour que la pauvre Marguerite en passant, et les yeux presque éteints dans les pleurs, allât se heurter contre les restes flottants de sa fille... (*Penché sur elle et la plaçant dans le creux qu'il a fait.*) Non, ma bien-aimée, non, je n'ai pas voulu qu'on te retrouvât exposée aux outrages de l'air ; tu reposeras sur un lit de feuilles, dans le manteau qui nous préserva tant de fois de l'orage ; j'irai voir ta bonne mère, pleurer avec elle ; je lui dirai mes derniers soins... que dans la crainte de meurtrir cette tête chérie, ou de laisser aux branches des dépouilles de tes cheveux... je t'ai prise dans mes bras, à l'entrée de la forêt ; que je t'ai portée avec précaution, comme un enfant endormi sur le sein de sa mère. . (*Avec désordre.*) Francesca! Francesca!... je t'ai quittée! moi! je ne voulais pas la laisser aller chez sa mère, parce que je ne pouvais plus sup-

porter son absence!... et je l'ai quittée pour quelques poignées d'or!... je suis un monstre! (*Il pleure.*) Ah! plutôt je suis un malheureux!... bien à plaindre... Francesca, les barbares... ah! pour apaiser ma soif de sang, il me faudrait un cœur de juge, un cœur de prince à déchirer. (*Il tombe anéanti, et un moment après avec plus de calme.*) Tous ces gens-là ne savent pas ce que sa perte peut leur coûter. (*Résolu.*) Je les suivrai dans la carrière du meurtre, ils me l'ont fait large et belle... ils l'ont assassinée la loi à la main. (*S'animant de plus en plus.*) Périssent leur loi! et celui qui l'a rendue... et ceux qui l'ont exécutée. (*Avec force.*) Le sang doit payer le sang... la mort appelle la mort!... Francesca, tu seras vengée!... je veux que le coup que je frapperai épouvante toute la Toscane... (*Musique de chasse. Le cor se fait entendre. Au bruit du cor, avec un rire convulsif.*) La chasse! il parcourt encore la forêt... elle est de ses domaines... Oh! si c'était lui! Francesca, tu n'attendrais pas long-temps... (*Il écoute.*) On vient de ce côté... qui que ce soit, c'est son malheur qui l'amène.

## SCENE II.

SARPI, LUDGI.

LUDGI.

Vous n'auriez pas vu le prince?

SARPI, *avec égarement.*

Le prince?

LUDGI.

Oui, l'orage a forcé sa suite de reprendre le chemin du château; on y croyait le grand-duc, il n'y a pas encore reparu.

SARPI.

Le grand-duc!

LUDGI, *continuant.*

Et mon amitié s'inquiète.

SARPI.

Ah! vous êtes son ami... moi j'avais une amie aussi! savez-vous ce qu'il a fait pour elle, votre grand-duc?... elle est morte! et c'est lui qui l'a tuée.

LUDGI.

Léopold! quel discours... avez-vous perdu la raison?

SARPI, *l'arrêtant avec force.*

Il l'a tuée, te dis-je, et je veux la venger par le meurtre. (*Il lève son poignard.*) Et je commencerai par toi.

LUDGI, *le repoussant.*  
 Insensé que faites-vous ?

SARPI.  
 Non, non, pas ainsi, tu n'es pas le prince. (*Il prend son épée.*) Défends-toi.

LUDGI, *tirant la sienne.*  
 Malheureux, arrêtez... ne me forcez pas...

SARPI, *l'attaquant.*  
 Défends-toi donc.  
 (*On entend au loin un air de barcarolle.*)

LUDGI, *l'épée à la main et pressé vivement.*  
 Mais j'ignore... écoutez!..

SARPI.  
 Non.  
 (*Il fait fauter l'épée de Ludgi.*)

LUDGI.  
 Misérable !  
 (*Il tire un coup de pistolet.*)

SARPI.  
 Ah! (*Il saisit sa carabine, l'ajuste et le renverse.*) Au prince maintenant... au prince.  
 (*Il s'enfonce dans la forêt et disparaît.*)

### SCÈNE III.

LUDGI, *seul avec un violent effort.*

Au prince dit le scélerat... Ah! sauvons-le. (*Il se relève droit et retombe aussitôt.*) C'est près du cœur qu'il m'a frappé. (*Il étend les mains.*) Et Léopold! ah! mon Dieu, et pas de secours... si je pouvais appeler. (*Poussant un cri inarticulé.*) Ah! le sang remonte dans ma poitrine, il m'étouffe.  
 (*Il reste étendu sans mouvement.*)

### SCÈNE IV.

LUDGI, *sans mouvement*, COMPAGNONS, ARMURIERS, RANDZO.

(*Les compagnons entrent en scène par deux bandes en se tenant par le bras et en chantant.*)

CHOEUR.

Pour abrégér d'autant l'absence,  
 Les arquebusiers de Florence  
 Conduisent gaiement les amis  
 Qui vont faire un tour de pays.

(*Ils disparaissent.*)

## SCENE V.

LUDGI, *sans mouvement*, RANDZO.

RANDZO.

Que la foudre les écrase avec leur joie ! Dans la retraite la plus écartée, il faut que le bonheur des autres hommes vienne insulter à mon désespoir. J'ai beau me jeter à travers les fourrés les plus sombres pour échapper à mes projets sinistres, ils m'obsèdent, ils me poursuivent, je les retrouve à chaque détour de cette forêt... elle me trompe, moi ! oui, je suis trahi ! et mon fusil était chargé lorsque je les ai vus... Qui m'a empêché !... ah ! c'est que tuer une femme, c'est une atroce lâcheté !... mais le malheureux qui venait la séduire ! Oh ! je le sens, la main me brûle encore... s'il se présentait là, seul, sans défense, je l'étendrais sans pitié. (*Dans sa marche, il heurte le corps de Ludgi qui soulève le bras, et semble vouloir se rattacher à Randzo qui recule surpris.*) Hem ! un homme ! (*Il se baisse.*) Blessé !... sans secours... Ludgi !... Qui donc a rempli ma tâche ?... Si je pouvais cependant... (*Il met la main sur sa poitrine.*) Il ne respire plus, c'était la fin... Ah ! je n'avais demandé à personne de me venger... et ce cadavre m'épouvante, comme si... (*Reprise du refrain des armuriers.*) Du monde ! ah ! fuyons... on pourrait penser... ce n'est pas moi !... ce n'est pas moi !

## SCENE VI.

LUDGI, *inanité*, PAYSANS, COMPAGNONS.PREMIER COMPAGNONS, à *Randzo*.

Hé ! camarade, ou diable court-il ? nous prendrait-il pour des voleurs ?... Eh bien ! le prince ?

DEUXIEME COMPAGNON.

Le prince ? on le cherche toujours. (*Il voit Ludgi.*) Un homme mort !

PREMIER COMPAGNON.

Oh ! oh ! et un vivant là-bas, qui se sauvait à notre approche ? (*A ses camarades.*) Il faut le poursuivre.

(*Plusieurs sortent, d'autres secourent Ludgi.*)



## SCÈNE VII.

LES MÊMES, THERESA, BENEDICT, puis RANDZO.

BENEDICT.

Tu vois bien que ton mari n'est pas dans cette vilaine forêt.

THERESA.

J'entends du monde, demandons encore.

BENEDICT.

Nous ne faisons que ça depuis que nous sommes en route, malgré le tonnerre et la pluie. Avez-vous vu mon mari? ils répondent : avez-vous vu le prince? Et dans tout ça on n'a vu personne.

THERESA.

On relève un homme ; il est couvert de sang !

BENEDICT.

Ah ! mon Dieu, c'est mon cousin Ludgi.

THERESA.

Ludgi ! j'ai peur de ma pensée.

PREMIER COMPAGNON, *accourant.*

Voilà, voilà le meurtrier, nous le tenons, quoiqu'il dise que ce n'est pas lui, la justice verra ce qu'elle doit en penser.

THERESA, *reconnaissant Randzo.*

Mon mari... quelle horreur ! j'hésitais à le croire. (*A Randzo.*) Ah ! malheureux, qu'avez-vous fait?..

RANDZO, *indigné.*

Tu le regrettes donc? tu revenais le chercher jusque dans cette forêt?.. Eh bien ! le voilà, tiens, regarde.

THERESA.

Laissez-moi, laissez-moi ; vous avez tué le meilleur, le plus généreux des hommes, le plus digne d'être aimé.

RANDZO, *avec fureur.*

Tu avoues enfin que tu l'aimais ; tu le pleures devant moi... femme indigne ! (*On le retient.*) N'avez pas peur, je ne lui ferai pas de mal, et je ne me sauverai point : je veux jouir de ses larmes... Pleure, pleure-le ; eh bien, oui, oui, c'est moi qui l'ai assassiné.

(Les paysans ont placé le corps de Ludgi sur un hancard fait de branches d'arbres ; les compagnons s'en sont emparés de Randzo ; Thérèse reste anéantie appuyée sur Carlo.)

## QUATRIÈME TABLEAU.

Maison de plaisance.

## SCÈNE VIII.

LE PRINCE DE CASTEL-FORTE, LE CARDINAL, ALBANO.

LE CARDINAL.

Le prince de Castel-Forte, hier à la chasse! et aujourd'hui au palais du grand-duc!

CASTEL-FORTE.

Au jour de la fête du souverain, n'est-ce pas un devoir pour tout sujet fidèle de venir présenter ses hommages?

LE CARDINAL.

Je vois avec plaisir que vous ne boudez plus contre la cour.

CASTEL-FORTE, *avec ironie.*

La cour! en existe-t-il une sous notre prince populaire.

LE CARDINAL.

Vous en retrouverez quelque ombre dans les jours de cérémonie; mais elle est presque effacée par les bourgeois, les artisans et les gens de toute espèce que vous rencontrerez.

CASTEL-FORTE.

Oui, des gens qui semblent sortir de dessous les dalles. Que voulez-vous, mon cher cardinal, les basses classes sont les seules qu'aime Léopold, il déteste notre aristocratie.

LE CARDINAL.

Dites mieux, il la méprise.

CASTEL-FORTE.

Il devrait pourtant se souvenir qu'il y a parmi nous des hommes...

LE CARDINAL, *bas.*

Mon prince, ce n'est pas le lieu... soyez prudent. (*Haut.*) Puisque vous êtes ici, vous allez assiter au conseil.

CASTEL-FORTE.

Pour quelle grave question est-il convoqué?

LE CARDINAL.

Sans doute quelque nouveau projet de réforme dans les lois.

CASTEL-FORTE.

Quelle fureur de changer des institutions sous lesquelles nous avons vécu si long-temps heureux.

LE CARDINAL.

Le désir de la célébrité nous tourmente : nous en voulons à tout prix ; en attendant mieux , nous faisons de la popularité.

CASTEL-FORTL.

Le goût de la popularité passe vite aux princes... Léopold nous reviendra.

LE CARDINAL.

Le comte Maffey s'approche , silence.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES ; MAFFEY.

MAFFEY, à *Castel-Forte*.

Soyez le bien venu, prince Castel-Forte; on se plaint ici de la rareté de vos visites.

CASTEL-FORTE.

C'est me faire trop d'honneur que de vouloir bien le remarquer.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DOCTEUR ALDINI ; CONSEILLERS,  
COURTISANS, qui remplissent peu-à-peu la galerie.

ALDINI.

Comte Maffey, pourriez-vous me dire où je rencontrerai le grand-duc?

MAFFEY.

Il n'est pas au palais , docteur.

ALDINI.

Comment ; à peine remis de la chute et des émotions d'hier...

LE CARDINAL.

Que lui est-il donc arrivé?

MAFFEY.

Il avait voulu faire suspendre l'exécution d'une très-jeune femme, condamnée à mort ; mais ses ordres sont arrivés trop tard , et le prince a éprouvé une commotion telle qu'il est tombé dans un profond évanouissement.

ALDINI.

Et ce matin il songe à travailler avec son conseil ; et il va courir la ville au point du jour... il n'y a pas de bourgeois à Florence qui n'ait plus soin de sa santé ! Et sans doute , il est sorti à pied ?

MAFFEY.

Oui, suivi d'un seul officier.

ALDINI.

Il a tort.

MAFFEY.

La simplicité de ses habits protège son incognito.

ALDINI.

Cela ne l'empêche pas d'être parfois reconnu, et il ne faudrait qu'un mauvais sujet.

MAFFEY.

Docteur, vous avez beau dire, vous ne changerez pas ses habitudes, il aime à se rapprocher des classes laborieuses, au surplus, voici l'heure qu'il a indiquée pour le conseil, attendez un moment, vous allez le voir.

ALDINI.

A quoi bon, il ne voudrait pas m'écouter, je reviendrai.

MAFFEY.

Aussi bien, je doute que malgré sa confiance en vos lumières, le grand-duc vous admette au conseil d'aujourd'hui.

ALDINI.

Pourquoi pas ?

MAFFEY, *en riant*.

C'est que vous êtes partie intéressée.

ALDINI.

Moi ?

LE CARDINAL.

Oui, vous. Le corps de la faculté et si le grand-duc exécute son projet c'est aux médecins que sera réservé à l'avenir le droit de faire mourir méthodiquement dans leurs lits, les honnêtes gens que maître Nicolas a l'habitude d'expédier plus lentement pour l'autre monde.

ALDINI.

Bah ! la peine de mort, et toutes ses rêveries philosophiques ! ainsi nobles seigneurs ; graves magistrats ; vous voilà tous réunis pour agiter une question déjà tant débattue et cela, sans vous enquérir d'abord, si les mauvais sujet que vous voulez ravir à la potence, valent la centième partie de de la peine que vous allez prendre pour eux.

MAFFEY.

Que dites-vous donc là docteur.

ALDINI.

Savez-vous si les coquins justifieront par leur repentir, l'intérêt que vous leur portez ? au physique, comme au moral notre nature est coutumière ; et les mauvais penchans ne se détournent pas plus que les mauvaises humeurs, quand une fois elles ont pris leur cours.

MAFFEY, *en riant*.

Voilà un argument nouveau et digne d'un médecin.

ALDINI.

Vous riez comte, mais le corps social est comme le corps humain, il succomberait bientôt s'il ne se purgeait de temps en temps. Que diable ! quand on a du mauvais sang on présente son bras à la lancette, c'est là moralement, la fonction de l'exécuteur des hautes-œuvres ; et le plus sûr pour la société, est de lui laisser continuer ses exécutions médicales.

CASTEL-FORTE, *riant*.

Ah ! maître Nicolas ; un hippocrate !

LE CARDINAL.

Docteur vous vous adjoignez là un singulier confrère.

ALDINI, *aux Conseillers*.

Eh ! messieurs les rieurs ! il me semble qu'il vous touche d'assez près.

CASTEL-FORTE, *d'un ton moqueur*.

Ma foi le docteur a raison ! maître Nicolas, les juges, les médecins sont tous gens très-propres à éclaircir les rangs ici bas.

ALDINI, *brusquement*.

Sans compter l'aristocratie, mon prince, dont l'ambition ne s'entend pas mal à décimer notre pauvre espèce.

LE CARDINAL.

Dans sa brusque humeur, le docteur n'épargne personne.

CASTEL-FORTE, *au Cardinal*.

Éminence, c'est dommage qu'il n'y ait pas ici un père de l'inquisition.

ALDINI.

Je lui dirais son fait ; ce serait un beau chapitre que le secret de ses cachots et luxe des auto-dafé... de tout cela, je conclus ; que, puisque le commun des hommes pour satisfaire ses passions, les médecins ; par erreur de la science, l'aristocratie par ambition, les prêtres pour la plus grande gloire de l'église, s'arrogent un droit de mort sur leurs semblables, on ne doit pas contester aux hommes en masse le pouvoir d'en faire autant.

LE CARDINAL, *souriant*.

Bien raisonné ; docteur.

MAFFEY.

Quand le grand-duc va venir il trouvera la discussion bien avancée.

ALDINI.

Messieurs, faites votre profit de ce que j'ai dit, si vous

pouvez : voici l'heure de me rendre à l'académie. Je vous salue.

(Il sort.)

MAFFEY ; voyant entrer Marguerite.

Que veut cette vieille ?

## SCÈNE XI.

CASTEL-FORTE, LE CARDINAL, MAFFEY, CONSEILLERS,  
COURTISANS, MARGUERITE.

MAFFEY , à Marguerite.

Que venez-vous faire ici ; bonne femme ?

MARGUERITE.

Je veux parler au prince.

LE CONSEILLER.

Ce n'est pas jour d'audience , il faut vous retirer.

MARGUERITE.

Ah mes beaux messieurs , je suis une malheureuse mère , que le grand-duc lui-même...

MAFFEY.

Oui , mais il ne peut vous entendre aujourd'hui. Comment les gardes de la porte vous ont-ils laissé arriver jusqu'ici ?

MARGUERITE , montrant les tablettes de Léopold.

En leur présentant ses tablettes.

MAFFEY , changeant de ton.

Ah ! restez.

LE CARDINAL.

Il permet donc à tout le monde d'approcher de sa personne ?

MAFFEY.

Trois jours de la semaine consacrés aux affaires des malheureux , ne suffisent pas à son active bienfaisance. Il croit n'avoir rien fait tant qu'il reste des larmes à essuyer.

UN CONSEILLER.

Il ressemble à Titus , il ne veut pas perdre une journée.

CASTEL-FORTE , au Cardinal.

J'espère que la courtoisannerie va son train. (Au Cardinal en lui montrant Sarpi qui se présente à l'une des portes de la galerie.) Encore un nouveau visage ; on se croirait sur la place publique.

UN HUISSIER , annonçant.

Le grand duc.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES , LÉOPOLD , SARPI.

SARPI, à part.

Le grand duc! je vais donc le voir.... celui qui m'a donné le moyen d'arriver jusqu'à lui ne m'a pas trompé.

LÉOPOLD, à sa cour qui s'empresse autour de lui.

Messieurs, je vous salue. (*Allant à Marguerite.*) Ah! c'est vous, bonne vieillè?

SARPI.

Marguerite à la cour!

MARGUERITE lui rendant les tablettes.

Je me rends aux ordres de mon protecteur.

SARPI, à part.

Lui! le grand-duc, le même homme, qui sur la place publique tout à l'heure!... Ah, si je l'avais connu!

LÉOPOLD, à ses courtisans.

(*D'un ton de reproche.*) Eh quoi! messieurs, cette femme est aceablée d'ans, de douleur, et vous la laissez-là, debout, isolée, et tremblante devant vous. (*Il approche un siège et fait asseoir Marguerite.*) Asseyez-vous, homme mère.

MARGUERITE, lui baisant la main avec transport.

Mon excellent prince! c'est trop de bonté.

SARPI, à part.

Il est humain, quoique prince!

LÉOPOLD, à ses courtisans.

N'avez-vous donc jamais éprouvé combien quelques marques de bienveillance peuvent soulager un cœur brisé par la douleur? Et qui aura des droits à la pitié, si ce n'est le deuil d'une mère. (*A Marguerite.*) Voilà celle de l'infortunée.... qu'un malheureux instant de retard m'a empêché hier d'arracher à la mort.

SARPI.

Il voulait la sauver! (*Reprenant sa colère.*) Ah! qu'importe une tardive intention.

LÉOPOLD debout, appuyé sur le fauteuil de Marguerite.

Pauvre mère! je n'ai pas de consolations à vous offrir contre une perte irréparable; mais levez les yeux vers le ciel, c'est là que vous trouverez de la résignation. On vous conduira chez l'intendant de mes domaines, pour qu'il vous indique un asile où vous vivrez au moins tranquille et sans craindre la misère. Je vous fais sur ma cassette une pension de cent ducats. (*Lui donnant une bourse.*) En voici la première année.

MARGUERITE, *voulant se jeter à ses pieds. Il l'en empêche.*  
 Une année! ah! je n'irai pas jusque-là; mais ce sera pour faire élever une tombe à ma pauvre enfant où je puisse aller pleurer et mourir.

LÉOPOLD.

Allons, ma mère, du courage, demandons-en à Dieu! il adoucira peut-être les regrets que nous éprouvons, vous, de l'avoir perdue, moi, d'être arrivé trop tard pour la sauver... cette pauvre Francesca. (*A Marguerite.*) Allez, ma mère, allez... j'irai vous visiter demain.

MARGUERITE, *lui baisant la main.*

Que le ciel répande sur vous ses bénédictions.

LÉOPOLD.

Adieu.

(Elle sort. Léopold la conduit jusqu'à la porte de la galerie en la soutenant; il la remet aux mains d'un huissier; tous les courtisans suivent en exprimant leur respect pour la honte du prince.)

SARPI, *seul vers la petite porte sur le devant de la scène.*

La bénédiction d'une pauvre mère te sauves en ce moment, Léopold. (*Il fait un mouvement en tirant son poignard.*) Non... je ne pourrais... non, non, je ne pourrais frapper.

(*Il va pour mettre le poignard dans sa ceinture et s'éloignant. L'arme mal posée tombe.*)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, hors MARGUERITE ET SARPI.

MAFFEY, *qui s'est retourné au bruit qu'a fait le poignard en tombant vient le ramasser.*

Une arme! (*Un officier des garde de Castel-Forte s'approche.*) Ici même.... n'ébruitez rien.... (*A l'officier.*) Qu'on ferme les passages. (*L'officier sort. A Castel-Forte.*) Est-ce un avertissement? une menace?

CASTEL-FORTE.

C'est un vigoureux argument contre les projets du grand-duc.

MAFFEY.

Attendons.

(*Il cache le poignard sous son manteau.*)

LÉOPOLD, *revenu en scène.*

Messieurs, la douleur de cette mère; le supplice de sa fille, dans cet âge où le retour à la vertu est encore si facile, ont dû, vous le pensez, rendre plus pressant mon désir d'être fixé sur la grande question qui nous occupe. Dans ce jour où tout mon peuple s'empresse à me fêter, il me serait



doux, pour prix de l'amour qu'il me témoigne, de lui offrir le grand bienfait de l'abolition de la peine de mort.

MAFFEY.

Prince, j'ai examiné l'instruction du procès de Francesca. Quelque sévère que soit la peine ; elle a été justement appliquée. Que Votre Altesse se tienne en garde contre des sentimens généreux, le sang doit payer le sang.

LÉOPOLD.

Mais songez donc, Maffey, que vous donnez à l'action de la justice les mêmes motifs, les mêmes passions qu'au mal-facteur.

MAFFEY.

L'homme assez cruel pour égorger son semblable ; en le mettant hors de la vie, ne se met-il pas lui-même hors de l'humanité ?

LÉOPOLD.

Non messieurs. Il est temps de substituer au règne de la force brute celui de la force morale. Adressons-nous à l'esprit des peuples ; forçons-les à devenir meilleurs en les éclairant. Les lumières répandues avec sagesse seront contre les crimes de plus sûrs garans que les supplices.

MAFFEY.

Cet espoir d'une législation plus douce que Votre Altesse a laissé transpirer à dessein, n'a exercé jusqu'à présent aucune heureuse influence. Le nombre des crimes est toujours le même, et peut-être la perspective de l'impunité a-t-elle fait naître l'idée du plus odieux projet.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous dire ?

MAFFEY, montrant le poignard.

Cette arme trouvée en ce lieu, presque aux pieds de Votre Altesse...

LÉOPOLD.

Cet incident m'étonne mais il ne m'ébranle pas. Je ne mêlerai jamais rien qui me soit personnel à ce qui touche aux intérêts de mon peuple. Et si je dois tomber sous le poignard, loin d'appeler la vengeance sur la tête du coupable, je ne pourrai que le plaindre et lui pardonner.

LE CARDINAL.

Quelle imprudente générosité !

MAFFEY,

Craignez d'enhardir...

LÉOPOLD.

Et qui sait si ce poignard m'était destiné ? Qui sait encore si au moment de frapper le souvenir de quelque acte de clémence n'a pas fait tomber l'arme des mains du meurtrier.

croyez-moi, Maffey, il y a loin du serf d'un assassin au cœur d'un honnête homme. N'en parlons plus; et que dorénavant une prison perpétuelle remplace toutes les condamnations capitales.

MAFFEY.

Une prison perpétuelle!... C'est la mort tous les jours, la plupart la préféreraient.

LÉOPOLD.

Donnez-leur le choix et ils vous répondront... messieurs, le suprême arbitre de notre vie doit l'être seul de notre mort. (*Aux Conseillers.*) Vous, messieurs, à qui les lois ont remis leurs pénibles pouvoirs, n'avez-vous jamais reculé devant leurs conséquences funestes? — Jusqu'ici, dans le condamné je n'ai voulu voir qu'un coupable; mais la justice n'a-t-elle jamais frappé d'innocens? Le décret qui vous a remis son glaive n'a point agrandi votre intelligence; il ne vous a pas mis au-dessus des faiblesses de l'humanité; il ne vous a pas investi d'un privilège contre l'erreur! Cette pensée ne devrait-elle pas glacer sur vos lèvres un arrêt de mort; et n'est-ce pas en tremblant que vous en assumez la terrible responsabilité.

CASTEL-FORTE.

Prince, à Dieu seul appartient le secret de nos consciences; et c'est toujours les yeux élevés vers lui que nous rendons nos arrêts.

MAFFEY, avec feu.

Mais, vous-même, craignez l'effet de l'édit d'abolition, pour les coupables endurcis. — Craignez que ce brevet d'impunité d'une main et le poignard de l'autre, ils n'ajoutent de sang ces paisibles contrées.

LÉOPOLD.

Assez, assez, ne chargez pas à plaisir cet affreux tableau (*Il réfléchit.*) Ainsi vous seriez tous d'un avis contraire au mien.

(*Les conseillers s'inclinent.*)

MAFFEY.

Vous le voyez, tous.

LÉOPOLD.

Eh bien, malgré ma répugnance, je me rendrai à vos avis peut-être, je pourrai m'y rendre à une condition, une seule. (*Tout le monde prête attention.*) Un des plus grands maux de la peine de mort c'est l'exemple de cruauté qu'elle donne. Elle enduret et corrompt les cœurs... Ému de compassion, ou indigné, c'est toujours sur l'exécuteur de vos sentences que le peuple fait retomber le poids de sa malédiction ou de sa colère... Eh bien, puisque vous le voulez je conserverai.

donc la peine de mort; mais... je veux qu'à l'avenir, chacun de vous, à tour de rôle, soit l'exécuteur de la sentence qu'il aura dictée.

MAFFEY.

Qu'entends-je?

LÉOPOLD.

La bache et le billet au pied de votre tribunal figureront au nombre de vos insignes, à côté de la balance et de la main de justice.

MAFFEY.

Quoi prince?...

CASTEL-FORTE.

La pensée ne s'arrête pas sans frémir...

LÉOPOLD.

Vous frémissez!... Mais ce malheureux qu'on traîne au supplice n'est-ce pas vous qui l'égorgez? N'est-ce pas votre bras qui dirige le coup fatal?... Ah! si en descendant de votre tribunal le soin de votre repos, ne vous faisait pas détourner les yeux, moins prompts à condamner, tremblans devant l'épreuve à laquelle je prétends vous soumettre, vous hésiteriez plus long-temps. (*Clameurs, bruit au dehors.*) Que veulent dire ces cris.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER DE LA MAISON DU GRAND DUC.

L'OFFICIER.

Prince, on amène au palais l'officier Ludgi blessé, privé de sentiment, mort peut-être.

LÉOPOLD.

Que dites-vous, juste ciel!

L'OFFICIER.

Il a été assassiné.

MAFFEY.

Vous le voyez, mon prince!...

LÉOPOLD, à Maffey.

Respectez ma douleur!... malheureux! et cher Ludgi!... Que les hommes sont méchans! Comme ils se sont hâtés de justifier votre triste prévoyance!

(Il reste anéanti.)

LE CARDINAL.

En frappant Votre Altesse d'un coup si rude, le ciel, sans doute...

CASTEL-FORTE.

C'est une leçon. Elle montre le danger d'innovations, peut-être généreuses, mais...

MAFFEY.

Mais dont les hommes ne sont pas dignes. Oui, prince, ils sont méchants, et c'est avec un sceptre de fer qu'il faut les gouverner. (*A l'officier.*) L'assassin est-il connu?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur; il est arrêté. Des ouvriers affirment l'avoir aperçu une arme à la main... parcourant la forêt quelques minutes après le crime.

MAFFEY.

Qu'il soit jugé sur-le-champ avec toute la rigueur des lois.

L'OFFICIER.

La femme de ce misérable demande à se jeter aux genoux de Son Altesse.

MAFFEY.

Qu'on l'éloigne, sa présence ajouterait à la douleur du grand-duc. (*Aux Conseillers.*) Messieurs, rendez-vous au tribunal.

(La toile tombe.)

**FIN DU DEUXIÈME ACTE.**

# ACTE III.



## CINQUIÈME TABLEAU.

Petite chambre de garçon très-simple. Une petite fenêtre au fond de la chambre; la porte au milieu. A l'avant-scène, une table chargée d'une corbeille de fruits, d'une caraffe d'eau et d'un verre.



## SCÈNE PREMIÈRE.

SARPI, *écrivain à la table*; FREDERIC, *debout, devant son ami, et le considérant avec surprise.*

FREDERIC.

Je ne me lasse point de te regarder. C'est comme un rêve pour moi. Après quinze jours que je te croyais parti pour l'Allemagne ou l'Angleterre, je reçois une lettre de toi, datée de Florence, je te retrouve sous cet habit, logé sur la place du Palais, au milieu de la ville où ta condamnation a été proclamée hautement, affichée sur toutes les murailles.

SARPI.

D'autant plus à l'abri qu'on soupçonne moins tant d'audace.

FREDERIC.

Ouvrier chez l'armurier du Prince, toi?

SARPI.

J'ai des raisons pour cela. Mais comment va-t-il le prince? Sa santé se rétablit-elle?

FREDERIC.

Depuis la mort de son aide-de-camp, il n'a point reparu en public.

SARPI.

Je le sais bien.

FREDERIC.

Cet événement a été un coup affreux pour lui.

SARPI.

Oui, oui, la perte inattendue des objets qu'on aime déchire l'âme. Et quand les princes en ont une, il est bon qu'ils sentent qu'elle est vulnérable comme celle des autres hommes. Aussi n'est-ce pas Léopold que je plains, mais la victime qui peut-être ne méritait pas son sort.

FREDERIC.

Tout le monde en faisait l'éloge.

SARPI, *à lui-même.*

Tout le monde aussi faisait l'éloge d'une jeune fille, un

ange d'innocence et de beauté qui a péri bien plus misérablement encore.

FREDERIC.

Que veux-tu dire ?

SARPI.

Je ne voulais rien dire... et dans ma préoccupation, je pensais tout haut malgré moi.

FREDERIC.

Tu m'étonnes et tu m'affliges ! Ton meilleur ami t'inspirerait-il des craintes ?

SARPI.

Je n'ai pas de craintes, et je n'aurai bientôt plus d'amis.

FREDERIC.

Il y a dans tes paroles et dans l'expression de ton visage je ne sais quoi de funeste, Sarpi, au nom de notre amitié, ne me cache point tes peines secrètes !

SARPI.

Tu n'y pourrais rien.

FREDERIC.

Ne repousse point un vieil attachement dont je t'ai donné tout récemment des preuves !

SARPI, lui prenant le bras.

Tais-toi, Frédéric, tais-toi ; je n'ai pas besoin d'amollir encore mon cœur, de resserrer des liens qui peut-être dans huit jours, demain, ce soir seraient brisés pour jamais.

FREDERIC.

Voudrais-tu mourir ?

SARPI.

Je veux être libre pour accomplir une mission que je me suis donnée à remplir. Après... (Il va à la table.) Ces papiers t'expliqueront ce qui m'occupe ; je ne pouvais les confier qu'à la probité d'un ami fidèle ; c'est pourquoi je t'ai fait prévenir. Je te recommande de ne les ouvrir que lorsqu'une vieille femme appelée Marguerite, et que j'attends ici, se présentera chez toi de ma part. (Il lui montre les papiers.) Tu vois qu'ils sont à ton adresse ! mais je te prie de n'en prendre connaissance qu'avec elle.

FREDERIC.

Je n'ai pas besoin de te promettre de faire ce que tu désires. Mais au nom de notre affection d'enfance, tire-moi d'une incertitude cruelle...

SARPI.

Frédéric, il est des projets qu'on ne confie pas ; il est des positions dont on n'offre pas le partage, même à ceux qu'on aime et qu'on estime le plus, sous peine de passer pour un lâche à ses propres yeux. (Il lui prend la main.) Adieu !

FRÉDÉRIC.

Adieu, je ne veux pas t'importuner davantage.

SARPI.

C'est ençors une preuve de ton amitié, je t'en remercie.

*(Ils se séparent. Frédéric sort.)*

## SCÈNE II.

SARPI, *seul.*

Je me croyais insensible à tout désormais, et j'ai senti mon cœur battre plus vivement lorsque j'ai pressé, pour la dernière fois peut-être, mon ami sur mon sein. Je m'en étonne !... je me suis bien laissé attendrir aussi par quelques grimaces de prince... L'occasion était belle pourtant ! j'aurais pu frapper dix fois, et il ne fallait qu'un coup bien d'à-plomb... point du tout, voilà qu'à l'aspect de cette vieille femme en pleurs, qu'il appelait sa mère, je suis resté faible comme un enfant... Béni soit le retard qui a prolongé de quelques semaines une existence qui me pèse ! on n'attribuera pas mon action à un transport au cerveau... à un accès de rage ; la maladie de Léopold m'a donné le temps de réfléchir. Et je me suis fait armurier pour m'introduire sans danger dans Florence et pour me procurer un autre poignard, comme je m'étais fait peintre en destemps plus heureux pour ne devoir qu'à moi seul, l'image d'une femme adorée. Les arts auraient servi toutes mes passions ; la haine comme l'amour... J'ai retrouvé mon talent pour retremper ma rage. *(Il découvre un portrait de Francesca.)* La voilà, oui, la voilà ! ma mémoire a été fidèle ! ce front si pur, ce regard si doux, tout cela vivait pour moi, tout cela s'animait du feu de mon amour... et la mort a tout détruit. La mort ! *(Il s'approche de la fenêtre.)* Elle te suit des yeux, elle épie ta convalescence de l'angle de cette lucarne où je plonge sur la place du palais... *(Il revient.)* Parce qu'un frisson, un mal de tête, un accès de fièvre l'a retenu quelques jours au lit ; les églises sont pleines, toute la ville est en émoi : Vive Léopold ! ! haine à Léopold. Il m'a frappé au cœur, c'est aussi là que je le frapperai... Je me demande chaque jour, est-ce aujourd'hui que j'en finirai !... Après tout, l'instant n'y fait rien. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il suffit que mon idée me reste fixe, inébranlable... *(Il marche vivement.)* J'ai chaud. *(Il ouvre tout à fait la fenêtre.)* L'air fait du bien ; quel beau temps !... J'aperçois d'ici le drapeau qui flotte au-dessus du palais !... L'autre semaine le tonnerre l'a renversé ! Il n'en faut pas tant pour renverser le maître de la Toscane... Mon

bras suffit. (*Il prend un poignard.*) Avec cela. (*Il passe plusieurs fois le doigt sur la lame.*) Je crois qu'il commence à s'é-mousser. (*Il prend une petite pierre dans le tiroir de la table et le repasse.*) Là... maintenant il faut que je prenne un peu de nourriture, j'ai besoin encore de toutes mes forces.

(*Il s'approche de la table et remplit un verre d'eau.*)

### SCÈNE III.

SARPI, COMPAGNONS, ARMURIERS.

PREMIER COMPAGNON, *appelant ses camarades.*

Venez, venez, le hibou n'est pas encore déniché!

SARPI, *se levant.*

Qu'est-ce?

DEUXIÈME COMPAGNON.

Nous venons un peu voir ce que fait l'ours dans sa tanière.

SARPI.

Va-t-il vous troubler dans la vôtre?

PREMIER COMPAGNON.

On ne nous trouble jamais, nous; la compagnie nous égale.

SARPI.

Elle m'ennuie, moi.

DEUXIÈME COMPAGNON.

Mais Ludovic, il s'agit de vous prier d'un repas.

SARPI.

Je vous remercie, je mange, comme je travaille, seul.

PREMIER COMPAGNON, *examinant la caraffe.*

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il ne boit que de l'eau?

SARPI.

Je n'ai rien autre chose à vous offrir.

PREMIER COMPAGNON.

De l'eau claire! ah! si donc, à moins que ce ne soit pour nous laver les mains.

DEUXIÈME COMPAGNON.

Oui, le jour qu'il paiera sa bien-venue.

PREMIER COMPAGNON.

Il y a quinze jours qu'il nous la fait attendre.

SARPI.

J'entends, vous venez me donner une leçon: soit. Je vous en donnerai une autre, moi, en vous apprenant qu'il vaut mieux employer son argent à soulager un malheureux qu'à remplir son estomac... Si quelqu'un d'entre vous est dans la gêne, j'ai des économies à lui offrir; je propose en bon camarade qu'il accepte de même.



PREMIER COMPAGNON, *aux autres.*

Nous nous étions joliment trompés sur son compte.

SARPI.

Voyons, vous autres, si celui qui a besoin n'ose parler, désignez-le.

DEUXIÈME COMPAGNON.

Dame, le pauvre Anio. Sa femme est en couche du sixième, et souvent il faut qu'il travaille, même le dimanche, pour nourrir tout ça.

SARPI.

Eh bien ! Anio, tenez. (*Il lui donne une poignée de pièces.*) Voilà de quoi mettre un peu de bien-être dans le ménage.

ANIO.

Oh ! monsieur Ludovic...

SARPI.

Donnez-moi la main, et faites-moi grâce du reste. Des remerciemens... de la reconnaissance ; c'est toujours la même chose...

PREMIER COMPAGNON.

C'est égal. Si jamais j'entends dire à présent un mot plus haut que l'autre sur votre compte !..

DEUXIÈME COMPAGNON.

Et moi aussi, soyez tranquille ! Mais pas de fierté, voyons, venez avec nous... quoique vous n'avez pas été assigné dans le procès de Randzo.....

SARPI.

Qu'est-ce que c'est que Randzo ?

PREMIER COMPAGNON.

Celui qui a tué l'aide-de-camp du prince.

SARPI.

Randzo!... Comment, on instruit ce procès et quelqu'un est accusé ! et vous êtes mêlés là-dedans, vous ?

PREMIER COMPAGNON.

Sans doute, nous... C'est l'indemnité que la loi accorde aux témoins qui va faire aujourd'hui les frais d'un fameux déjeuner.

SARPI.

Vous étiez témoins... à décharge donc ?

DEUXIÈME COMPAGNON.

A charge au contraire. Puisque c'est nous qui avons arrêté Randzo dans le bois après le crime.

SARPI, *indigné.*

Et vous avez dit que vous le lui aviez vu commettre, peut-être ?

PREMIER COMPAGNON.

Non, parce que nous ne sommes arrivés qu'après comme il prenait la fuite.

SARPI.

En ce cas, vos dépositions ne signifient rien... les preuves manquent.

PREMIER COMPAGNON.

Ça n'empêche pas que le tribunal l'a condamné.

SARPI.

Condamné! Les misérables!....

PREMIER COMPAGNON.

Mais s'il est coupable.

SARPI.

Et s'il ne l'est pas. L'avez-vous pris sur le fait?

DEUXIÈME COMPAGNON.

Ma foi, c'était tout comme.

SARPI.

Non. Vous me l'avez avoué vous-même. Et cependant parce que vous avez déposé légèrement; parce que sans examen, vous avez dit : puisque cela peut être, cela est; vous avez décidé du sort de votre semblable.

PREMIER COMPAGNON.

C'est vrai pourtant.

SARPI.

Si ce Randzo était innocent, quels seraient vos regrets.

PREMIER COMPAGNON.

Ah Ludovic! vous dites cela d'un air... c'est à faire frémir.

SARPI.

Et que serait-ce donc, si j'ajoutais : oui, cet homme est innocent! je vous l'affirme sur l'honneur.

PREMIER COMPAGNON.

Ah! nous le sauverions....

SARPI.

Le pourriez-vous, malheureux! brise-t-on des verroux et des portes de fer?

PREMIER COMPAGNON.

A la sortie de la prison....

SARPI.

La garde vous repousserait.

DEUXIÈME COMPAGNON.

Nous ameuterions le peuple....

SARPI.

Cela suffirait-il?

PREMIER COMPAGNON.

Alors, comment donc nous y prendre!.... Nous serions prêts à tout, pour réparer....

TOUS.

Oui, oui....

SARPI.

Il faudrait... Écoutez bien, mes amis, les corporations doivent se soutenir.... Il faudrait prévenir tous les compagnons armuriers de la ville.... qu'ils aient des armes cachées sous leurs vêtements... qu'ils se rendent à l'auberge de Naples, vous vous y rendriez vous-même... et si l'on était obligé d'employer la force....

DEUXIÈME COMPAGNON.

Oh! pour sauver un innocent, nous nous ferions plutôt tous tuer.

SARPI.

A la bonne heure, j'aime à voir que des cœurs d'homme battent sous la veste de l'ouvrier. Allez donc faire vos préparatifs, de peur que le sang injustement versé ne retombe sur votre tête et sur celles de vos enfans. (*On entend frapper à la porte.*) On vient! Au revoir, et surtout le plus profond secret.

PREMIER COMPAGNON.

Soyez sans inquiétude.

(*On frappe de nouveau.*)

SARPI.

Entrez. (*Marguerite paraît à la porte.*) C'est elle!

(*A l'aspect de la vieille les compagnons se rangent, chapeau bas, avec tous les signes du respect et sortent.*)

## SCÈNE IV.

SARPI, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Vous êtes bien le monsieur Ludovic qui m'avez fait dire de passer chez vous?

SARPI.

Oui, ma bonne mère. (*Il lui approche un siège.*) Asseyez-vous.

MARGUERITE.

Qu'est-ce vous me voulez donc, mon bon monsieur; je ne vous connais pas?

SARPI.

Vous m'avez vu... quelques minutes seulement... Mais j'ai à vous parler de ce qui vous intéresse le plus au monde.

MARGUERITE.

Rien ne m'intéresse... il n'y avait que ma pauvre fille!...

SARPI.

C'est d'elle aussi...

MARGUERITE.

Oh! vous l'avez connue.

SARPI.

Oui, ma mère.

MARGUERITE.

Elle était innocente, n'est-ce pas ?

SARPI.

Innocente... c'était un ange ! qu'ils ont tué, les indignes !

MARGUERITE.

Indignes ! oh oui !... vous avez bien raison... Je leur ai demandé au moins des cheveux de ma fille, quelques lambeaux de ses vêtemens... Croiriez-vous qu'ils ont eu la barbarie de me les refuser... ils m'ont dit qu'on avait dérobé son corps.

SARPI.

Oui, ma mère, oui ! on l'a soustrait aux regards insolens, aux outrages de ses assassins... Vous voulez de ses cheveux ? (*Il tire un médaillon.*) En voilà... Sa croix aussi, son chapelet... qu'il vous serve à prier pour elle et pour moi... Tenez.

MARGUERITE, joignant les mains.

Oh !

SARPI, découvrant le portrait.

Et cela aussi vous appartiendra.

MARGUERITE, hors d'elle.

Ma fille ! ma pauvre fille ! oh ! c'est elle !.. Ma Francesca, ma pauvre enfant ! Ah ! mon digne monsieur, je vous en supplie, vous me laisserez ce portrait !..

*(Elle tombe à ses genoux.)*

SARPI, la retenant.

Ma bonne mère, c'est plutôt à moi... mon amour l'a perdue.

MARGUERITE, stupefaite.

Quoi ! c'est donc vous ?

SARPI, sa présipite sur les mains de la vieille, qu'il presse et qu'il baise à plusieurs reprises.

Pardonnez-moi ! pardonnez-moi !..

MARGUERITE, émue.

Ah ! je vois bien que vous l'aimiez ! Vous avez dû bien souffrir aussi ?

SARPI.

Souffrir, n'exprime pas assez pour de pareilles tortures ; tous les supplices de la damnation ont envahi mon cœur... et j'ai eu le courage de les supporter... Marguerite, j'en ai eu le courage, parce qu'il faut que je la venge, et que j'obtienne de vous une promesse auparavant.

MARGUERITE.

Une promesse !

SARPI.

Oui, ma mère; écoutez. Je ne veux pas que vous restiez dans l'asile que vous a choisi la pitié de Léopold. D'autres que lui ont de l'or, un coin de terre à vous donner... je veux que vous quittiez sur-le-champ l'hôpital, entendez-vous! La vieille mère n'est pas faite pour manger du pain trempé du sang de sa fille.

MARGUERITE.

Ah! mon cher monsieur, cessez, cessez... tout ce que vous me dites me bouleverse... ma pauvre tête est si faible.

(Des acclamations se font entendre au-dehors; on distingue: Vive Léopold.)

SARPI.

Léopold!

MARGUERITE, avec distraction.

Ah! oui; il y avait foule aux grilles. Le peuple avait appris qu'il allait mieux, qu'il devait paraître... sortir, je crois.

SARPI.

Sortir. (Il écoute.) Attendez... (Il prend un papier sur la table et le lui donne.) Voyez bien... Frédéric, c'est un ami... sa demeure, la voilà... c'est auprès de lui qu'il faut aller... C'est lui qui réhabilitera la mémoire de notre Francesca; qui défendra la mienne... qui nous donnera un même tombeau... qui prendra soin de vos vieux jours.

VOIX nombreuses au-dehors.

Vive Léopold!

MARGUERITE.

Mais, mon cher monsieur, expliquez-moi.

SARPI.

Embrassez-moi en souvenir de votre fille... probablement nous ne nous reverrons plus dans cette vie.

MARGUERITE.

J'aurais tant aimé à parler encore d'elle avec vous.

SARPI, prenant son chapeau.

Vous parlerez d'elle et de moi avec Frédéric... une dernière fois, plus d'hôpital... De cet instant, vous n'êtes plus à la charité du prince.

MARGUERITE.

Je vous le promets. (Tout en parlant, Sarpi dont l'agitation redouble à chaque acclamation nouvelle, s'est approché de la table, à rempli un verre d'eau et s'est encore rapproché de la fenêtre.)  
(Acclamations redoublées.)

Vive Léopold!

SARPI, à la fenêtre.

Oh mon Dieu! l'on s'empresse... (Il boit le verre d'eau,

*met la main fortement sur sa poche de côté, repousse Marguerite.)*  
 Pardon, pardon... je n'ai que le temps...

(Il s'élançe vers l'escalier, Marguerite le regarde aller avec étonnement. TABLEAU.)

❀

**SIXIÈME TABLEAU.**

La place Léopoldine. Fond, le palais du Grand-Duc séparé de la place par une cour intérieure, fermée par une grille. A droite, au second plan, l'auberge de Naples.

❀

**SCÈNE V.**

**PEUPLE, PUIS SARPI, LEOPOLD, MAFFEY, CASTEL-FORTE, BOURGEOIS, PERSONNES AUX FENÊTRES, BENE-DICT.**

(Peuple réuni.)

**PREMIER COMPAGNON, sur le seuil de l'auberge de Naples.**

Mais venez donc le voir. On dit qu'il va à la chasse.

**DEUXIÈME COMPAGNON.**

Non, il va visiter l'hospice.

**ANTO.**

Eh non, il va à l'église remercier le ciel de sa convalescence.

**PREMIER COMPAGNON.**

Le voyez-vous?

**LA FEMME.**

Pas encore.

**DEUXIÈME COMPAGNON.**

Si, le voilà.

**LA FEMME.**

Non, ce n'est pas lui.

**TOUS.**

Vive Léopold!

**UN HOMME.**

Mais ne poussez-donc pas comme ça.

**UN ENFANT.**

Maman, je n'vois rien.

**LA FEMME.**

Monte après la grille, imbécille.

**BENEDICTO.**

Faut-il que le prince sorte pendant qu'elle est à la prison!

Si elle passe au milieu de cette foule, comment la verrai-je !  
C'était bien la peine de l'attendre sur la place.

LA FEMME, *au premier compagnon.*

Ah ben, c'est trop long, je m'en vas.

PREMIER COMPAGNON.

Qu'est-ce que vous avez donc tant à faire ?

LA FEMME.

On me garde une bonne place pour l'exécution de tantôt,  
c'est de l'autre côté de la ville, et si je tarde trop, la foule  
m'empêchera d'arriver.

DEUXIÈME COMPAGNON.

Le voilà.

TOUS.

Le voilà.

BENEDICT.

Oh mon Dieu, le voilà et ma pauvre cousine ! Si je pouvais  
la prévenir.

(Il disparaît.)

TOUS.

Vive Léopold !

VOIX DIVERSES.

Ne poussez donc pas comme ça... Laissez-nous donc tran-  
quilles...

MAFFEY, *à Léopold qui paraît avec lui.*

Je vous assure, prince, que dans le cours de la procédure  
toutes les formalités ont été remplies sans rigueur inutile. Il  
faut un gage à la sécurité publique. Une clémence mal en-  
tendue deviendrait de la part de Votre Altesse un encourage-  
ment pour tous les crimes.

LÉOPOLD.

Je le sais, sans toutes ces considérations je n'aurais point  
signé l'arrêt. Mais si l'on suspendait encore l'exécution !

MAFFEY.

C'est ajouter au supplice du criminel en prolongeant son  
agonie.

(Ils passent devant l'auberge.)

VOIX.

Vive Léopold !

(Toutes les fenêtres sont occupées, le prince salue en passant.)

TOUS.

Vive Léopold !

(Le prince s'éloigne, le peuple suit.)

SARPI, *entrant vivement en scène, et restant immobile à l'aspect  
de Léopold, qui a disparu.*

Trop tard !... Il m'échappe encore ! ce sera la dernière  
fois.

(Il reste à sa place regardant toujours devant lui.)

MAFFEY, à un des suivans du prince qu'il a retenu, et qu'il amène en scène.

M. le conseiller, un exemple est nécessaire, et si nous ne voulons que le cours de la justice soit encore entravé, il faut en finir sans délai. Rendez-vous à la prison, on y attend mes derniers ordres; transmettez-les vous-même, et commandez que l'exécution soit avancée d'une heure. (*Mouvement du conseiller.*) Allez, monsieur, vous m'avez entendu, je prends sur moi toute la responsabilité.

(Maffey réjoint le cortège et le conseiller prend la route opposée.)

## SCÈNE VI.

SARPI seul, toujours au même endroit.

Va chasser, va prier, peu m'importe. Il n'y aura plus de remise. Je ne quitterai pas la place; j'y prendrais plutôt racine.... Il faudra bien qu'il revienne. (*Il se promène.*) De l'entrée de la grille, je m'avancerai là, sur son passage; et pour cette fois décidé à tout, j'aurai bien du malheur s'il en échappe.... Francesca vengée, je dirai : Randzo est innocent... Ma vie sera remplie, et je n'aurai rien à faire ici-bas... Attendons... (*Il s'assied.*) Me voilà calme, de sang-froid, résolu.

## SCÈNE VII.

SARPI, BÉNEDICT.

BÉNEDICT, regardant partout autour d'elle.

Ils disent qu'elle est repartie de la prison... et je ne l'ai pas rencontrée. Quel autre chemin aura-t-elle pris pour venir jusqu'à moi? (*Elle s'approche de Sarpi.*) Monsieur, je vous demande pardon, vous n'avez pas vu sur cette place une jeune dame en grand deuil, pâle, très-pâle.

SARPI, brusquement.

Non.

BÉNEDICT, surpris.

Ah!.... ah! je ne me trompe pas.... Non... je vous reconnais bien.

SARPI.

Moi!

BÉNEDICT.

C'est vous qui êtes venu il y a environ un mois, un matin, à la ferme; vous étiez si pressé, si pressé d'avoir un cheval.

SARPI.

Ah! oui... Malédiction sur ce jour affreux!



BENEDICT.

Qui, malédiction! mais vous étiez content, vous! Est-ce que le bonheur que vous portiez n'est pas arrivé à temps?

SARPI.

Le bonheur!

BENEDICT.

Nous, depuis l'instant de votre départ, nous n'avons pas eu le temps de respirer... On dirait que la fille de la vieille Marguerite nous avait jeté un sort en passant devant chez nous. Car à la fin de la même journée nous avons vu tuer sous nos yeux notre cousin Ludgi, vous savez, l'aide-camp du prince; et par qui?

SARPI.

Par qui?

BENEDICT.

Par Randzo, dans un accès de jalousie.

SARPI.

Mais quelle preuve a-t-on pu donner?..

BENEDICT.

Ses propres paroles. Il a lui-même avoué tout à ses juges en plein tribunal.

SARPI.

Il a avoué!...

## SCÈNE VIII.

SARPI, BENEDICT, THERESA.

(Thérèse pendant les paroles précédentes est arrivée sur la place. Elle voit Sarpi qui parle vivement à Bénédicte et s'arrête pour l'écouter.)

SARPI.

Cet homme est fou! s'accuser lui-même! Il ment d'ailleurs, ce n'est pas lui.

THERESA, presque suffoquée, la main sur son cœur, se soutenant à peine:

Ce n'est pas lui!

BENEDICT.

Ma cousine!

SARPI.

Non, madame, votre mari vous trompe.

THERESA.

Que dites-vous?

SARPI.

Qu'il n'est pas le meurtrier de Ludgi.

THERESA.

Serait-il possible, ô mon Dieu!

SARPI.

Vous pouvez m'en croire ; je connais le coupable , non d'assassinat ! son adversaire a pu se défendre. C'était un duel affreux , sans témoin , à mort ; mais c'était un duel enfin , à armes égales.

THERESA.

Achievez , achevez... nommez l'auteur du duel , du meurtre...

SARPI.

Il se nommera lui-même , et n'attendra pas vos instances pour s'y décider.

THERESA.

Vous me rendez plus que la vie !... Monsieur , monsieur , vous répétez hautement les paroles que vous m'avez dites , vous les répétez devant le prince.

SARPI.

Je les répéterai.

THERESA.

Vous me ferez obtenir justice ?

SARPI.

Je la ferai moi-même à votre époux... malgré lui s'il le faut... Allez le lui apprendre.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES ; COMPAGNONS ARMURIERS.

PREMIER COMPAGNON , sortant de l'auberge.

Tous les ouvriers fourbisseurs sont à leur poste. Voilà les trois-quarts qui sonnent.

SARPI.

C'est l'instant d'agir : courage. Voici la femme du condamné. (*A Thérèse.*) Voici les sauveurs de votre époux. Paraissez à leur tête.

PREMIER COMPAGNON.

Nous te répondons d'elle et de lui.

SARPI.

Renversez les gardes , brisez l'échafaud ! sauvez l'innocent ! je vous rejoindrai bientôt.

THÉRÈSE , aux ouvriers.

Ah ! venez , venez.

BENEDICT , à Thérèse.

Je ne te quitte pas.

THÉRÈSE.

Venez ; c'est ma vie ou ma mort qui va se décider.

(Elle entraîne les ouvriers et sort avec Bénédicte.)

## SCÈNE X.

SARPI, *seul.**(Des voix plus rapprochées se font entendre.)*

Serait-ce en effet !... Là-bas, je vois du monde... dans la grande rue... c'est lui. Sitôt... Comme sa destinée le pousse. J'ai bien fait de rester, Dieu me l'amène.

*(Il va se poser contre la grille.)*

## SCÈNE XI.

SARPI, LÉOPOLD, MAFFEY, PEUPLE ; *ensuite* FRÉDÉRIC, MARGUERITE, THERESA, BENEDICT, COMPAGNONS ARMURIERS, GARDES.LÉOPOLD, *à Maffey.*

Ma visite à l'hospice a certainement été plus utile, même pour ma santé, qu'une course dans la forêt, *(A sa suite.)* Messieurs, vous êtes libres, nous rentrons.

*(On voit Frédéric et Marguerite arriver en scène.)*SARPI, *avance un peu vers les gardes.*

On ne passe pas.

SARPI.

Prince, deux mots.

LÉOPOLD, *s'arrêtant.*

Parlez.

SARPI.

A vous seul.

LÉOPOLD, *éloignant de la main ceux qui le suivent.*

Que voulez-vous ?

SARPI.

Ta mort.

*(Il appuie la main gauche sur l'épaule du prince, et lève la droite qu'il tire de sa poitrine. — Clameurs du peuple.)*LÉOPOLD, *arrêtant le coup.*

Pourquoi ? *(A Maffey et aux gardes qui se sont précipités sur l'assassin et lui ont arraché le poignard.)* Point de violence, point de bruit.

MAFFEY.

Rentrez, prince, rentrez.

LÉOPOLD, *froidement.*

Ceci ne regarde que moi. *(A Sarpi.)* Pourquoi voulais-tu ma mort.

SARPI.

Je voulais venger une jeune fille trainée au gibet pour un meurtre que j'ai commis.

LÉOPOLD.

Toi?

SARPI.

Punir l'iniquité d'un jugement qui ordonne encore aujourd'hui de traîner à la potence un homme pour l'assassinat de ton capitaine des gardes que j'ai tué de mes propres mains.

(Nouvelles clameurs.)

MAFFEY, *effrayé.*

Prince, prince, il vous abuse.

SARPI.

C'est toi, misérable.

MAFFEY.

Randzo lui-même avait avoué son crime.

SARPI.

Parce qu'il voulait rejeter le fardeau d'une vie trop pesante.

LÉOPOLD.

Ainsi malgré des aveux, malgré toutes les preuves...

(Cris des armuriers dans le lointain.)

SARPI.

Tu n'as fait immoler que des innocens.

LÉOPOLD, *amèrement.*

Entendez-vous, comte.

SARPI.

Mais la justice du peuple vient de sauver un crime de plus à ta justice royale... Entends-tu ces cris de joie. Les artisans, la ville en masse s'est réunie pour briser les liens de Randzo. On te l'amène... il est sauvé!

## SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÉSA, BÉNÉDICT, COMPAGNONS ARMURIERS, PEUPLE.

DEUXIÈME COMPAGNON, *arrivant en scène.*

Il est mort.

TOUS.

Mort!

THÉRÉSA, *accourant en désordre suivie de Bénédicte et de peuple.*  
Vengeance!... vengeance!... (Elle tombe aux pieds de Léopold.) On a avancé d'une heure l'exécution!

(Elle tombe évanouie.)

SARPI, *avec indignation.*

Ah?

(Mouvement d'horreur du peuple. On emporte Thérèse.)

LÉOPOLD.

Quel infâme a donné cet ordre ? (*Le conseiller désigne Maffey ; Maffey confus, garde le silence.*) Vous, comte Maffey ? pousser l'envie d'avoir raison jusqu'au meurtre !

LE PEUPLE.

Mort au juge !

LÉOPOLD, *élevant la voix.*

Peuple, écoutez !... Comte Maffey, je vous dégrade... je confisque vos biens au profit de la famille de cet infortuné, et je vous chasse de la Toscane... Suivez le bourreau désormais sans emploi... Rangez-vous, peuple, le contact des assassins est odieux. (*Étonnement et silence du peuple. La foule s'écarte. Léopold se retourne vers Sarpi.*) Et toi, qui n'as compris la justice que dans le sang, tu vivras pour ton supplice !

LE PEUPLE.

Non, non... point de pardon ! mort à l'assassin du prince !

(*On se jette sur Sarpi, on l'arrache des mains des gardes. on met ses vêtements en lambeaux. Un autre groupe ramène le bourreau, lui met une hache à la main, et désigne Sarpi renversé, comme victime.*)

LÉOPOLD, *se jetant entre Sarpi et le peuple.*

Arrêtez, citoyens de Florence, arrêtez !... la peine de mort est abolie !

(*La foule étonnée s'arrête; les compagnons armuriers apportent le corps de Randzo couvert d'un voile et couronné de fleurs, et mettent le feu aux débris de l'échafaud aux cris répétés de :*

Vive Léopold ! Plus d'échafaud ! Plus de supplice !

(Tableau général.)

FIN.